

DES NOUVELLES, BONNES NOUVELLES !

Prix du Fil de l'Aire

**Concours d'écriture de Nouvelles
Amateurs**

2020 – 2021

**Recueil des Nouvelles des finalistes
et des lauréats**



Association Au Fil de l'Aire

Bonheur d'écrire, bonheur de lire,

417, c'est le nombre de nouvelles que nous avons reçues pour notre troisième concours d'écriture de Nouvelles Amateurs. Soit plus du double de l'édition précédente. Un beau succès.

Enorme travail que de lire tous ces récits pour notre petite équipe de dix lecteurs. Mais aussi quelle émotion ! Tant de personnes qui ont osé soumettre le fruit de leur travail d'écriture à notre jugement.

Nous avons voyagé dans de multiples histoires, des situations réelles ou imaginaires, d'autres mondes, ...

Nous avons tout lu avec soin et attention pour retenir dix nouvelles finalistes que nous vous présentons dans ce recueil. Elles ont été lues par plus de 100 lecteurs, jury populaire, qui les ont classées de 1 à 10 pour faire ressortir les 3 nouvelles lauréates.

Merci encore à tous les écrivains, à tous les lecteurs.

Et bonne lecture.

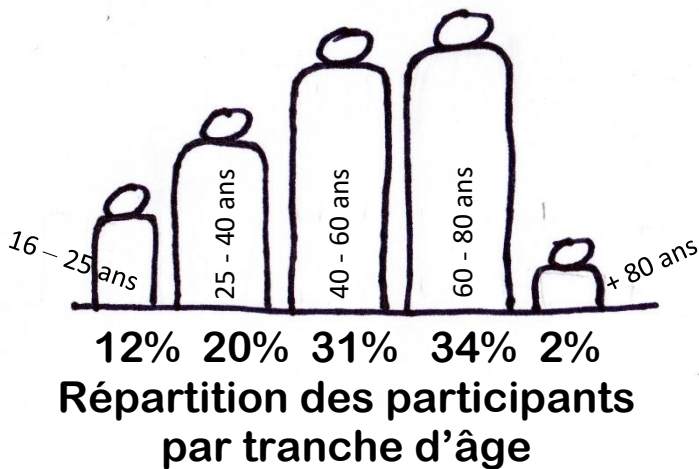
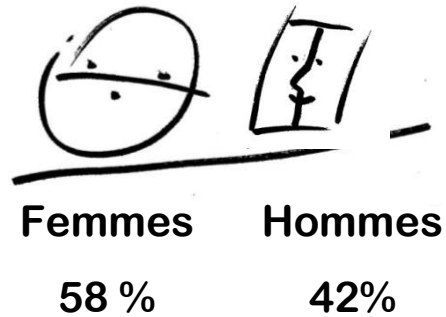
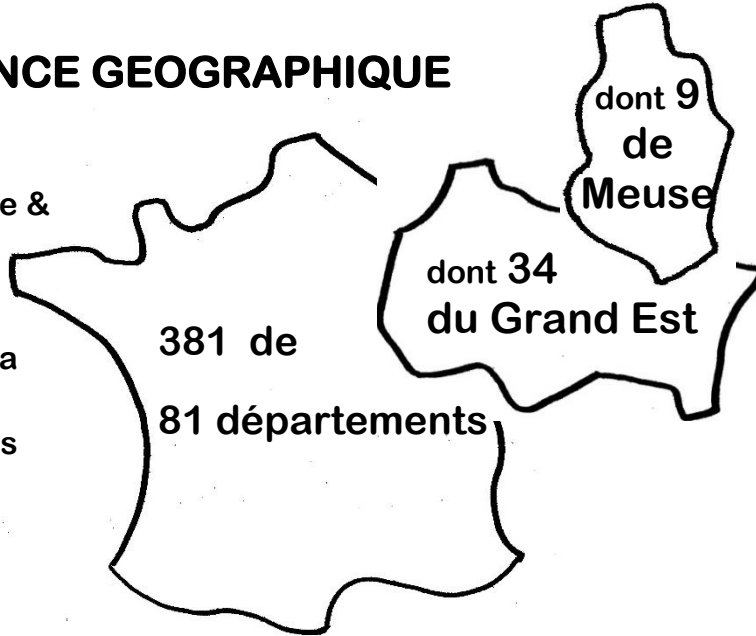
Le groupe lecture du Fil de l'Aire

REPARTITION DES 417 NOUVELLES

PROVENANCE GEOGRAPHIQUE

+ 2 de Guadeloupe &
Nlle Calédonie

+ 23 de Suisse -
Belgique - Canada
+ 6 autres pays
d'Europe et 5 pays
d'Afrique



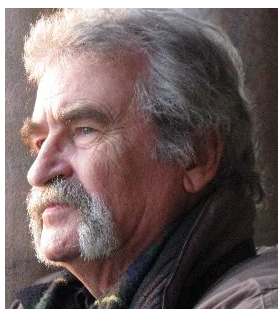
DES NOUVELLES, BONNES NOUVELLES !

Prix du Fil de l'Aire 2020-2021

CONCOURS D'ÉCRITURE DE NOUVELLES AMATEURS

SOMMAIRE

- 1- RAMON par Bernard Marsigny
- 2- LA PRISONNIERE par Fabrice Bessard Duparc
- 3- FEMME FATALE par Marc Darmon
- 4- BAISERS VOLÉS par Jean-Philippe Fève
- 5- OLYMPIC MAN par Dorian MASSON
- 6- LE TREBUCHET par Catherine Colo
- 7- JEANNETTE par Sylvie Baille
- 8- LA DAME DU LAC par Jean-Marie Cuvilliers
- 9- VIPÈRES AU POINT par Nadège Herrygers
- 10- MAIS OÙ EST PASSÉE EZRULE ? par Christine Revuz



1 - RAMON

Bernard MARSIGNY

Je l'avais connu lors d'un remplacement que j'effectuais à Cherbourg alors que j'étais un tout jeune interne. C'était un petit bonhomme d'une douzaine d'années qui était dans le service bien avant mon arrivée. Dès le premier jour il m'avait semblé différent des autres malades. Il m'avait laissé l'ausculter sans dire un mot, sans poser une seule question. Il semblait lui aussi m'examiner.

- Tu es breton ? demanda-t-il tout à coup en regardant mon badge.
- Non, pourquoi ? répondis-je, un peu surpris de cette entrée en matière.
- Letimonier, ça pourrait être nom de marin ?
- Ah ? Et tu sais ce qu'est un timonier ?

Il me regarda comme si je venais de mettre en doute ses capacités intellectuelles.

- Bien évidemment ! C'est l'homme de barre sur un bateau, répondit-il en haussant les épaules.

J'ai tout de suite senti que dans le domaine maritime le petit bonhomme en savait beaucoup plus que moi.

- Tu t'intéresses à la navigation ? demandais-je.
- Ouais ! Enfin pas à n'importe laquelle. Je ne veux pas faire comme mon père. Il est sur un porte-conteneurs. Ça n'a rien de palpitant. C'est comme conduire un 25 tonnes au lieu d'une Ferrari. En ce moment, il remonte le long des côtes portugaises. Direction Amsterdam. De toute façon il n'aura pas le temps de venir jusqu'ici. Je ne le vois presque jamais. En fait, c'est comme si j'avais pas de père.

Il se tut et regarda par la fenêtre.

- Je vois sur la fiche que tu t'appelles Ramon Legarec. Ce n'est pas totalement breton !
- Exact ! Je suis un demi-breton. Mon père est de Lamballe et ma mère de Valparaiso.

A cet instant, j'ai essayé de réunir en vitesse mes souvenirs géographiques de cinquième et j'ai voulu la jouer grand voyageur.

- Valparaiso ? Ah oui ! C'est en bas de la Terre de Feu, affirmai-je.

Je vis son regard s'éclairer.

- Au bout de la Terre de Feu, c'est Ushuaia, répondit-il en rigolant. Valparaiso c'est au Chili !

On a beau être un brillant futur pédiatre, ça fait toujours un coup, lorsqu'un gamin de douze ans vous annonce, les yeux dans les yeux, que vous venez de dire une superbe connerie et qu'en plus le petit monstre se permet d'ajouter : « j'espère que le timonier est meilleur en médecine qu'en géographie ! »

Je ne m'attendais à une réponse aussi caustique. Cela me plût. Ce gamin avait du répondant. En outre, il avait d'entrée opté pour le tutoiement. Durant tout mon séjour il devait en être ainsi et il ne m'appela jamais

autrement que « Timonier ». Investi de cette fonction maritime, je pris l'habitude d'aller chaque soir, à la fin de mon service, discuter avec lui.

- Pourquoi tu ne t'intéresses pas à la marine ? me demanda-t-il un jour.

Je lui répondis que ce n'était pas de ma faute. Que j'étais de Clermont-Ferrand et que depuis très longtemps les grands voiliers ne remontaient plus jusque-là ! Qu'en outre, du haut du Puy de Dôme on voyait rarement passer à l'horizon des chalutiers ou des pétroliers. En un mot, mon environnement de terrien ne m'avait pas porté à m'intéresser spontanément à la marine et à ce qui tournait autour.

- Donc, dans le domaine maritime, tu es un gros nul ? conclut-il.

Je ne pus faire autrement que de reconnaître ma totale méconnaissance des choses de la mer.

- Et tu n'as jamais mis les pieds sur un bateau ? voulut-il encore savoir.

Je n'ai pas osé lui dire que j'avais une fois remonté la Seine sur un bateau-mouche pour visiter Paris. On a sa dignité !

- Si, bien sûr, annonçais-je. C'était au Vietnam. J'ai fait une croisière sur un gros bateau bien ventru sur la baie de Ha-Long et ...

- Ce genre de bateau s'appelle une jonque, me fit-il remarquer très professoral. Les voiles étaient comment ? Rouges ? Carrées ? Il y avait deux mats ?

Je fus incapable de lui répondre. A l'époque je m'étais plus intéressé à la jeune personne qui m'accompagnait qu'à la couleur ou à la forme des voiles. Mais ça, il n'avait pas besoin de le savoir. Il fut navré de mon manque d'attention.

J'avais pris l'habitude, le matin en entrant dans sa chambre, de lui demander comment il allait. La première fois il m'avait répondu que les nouvelles du large, n'étaient pas fameuses, que la mer était forte et qu'on attendait un avis de tempête. C'était sa façon à lui de dire qu'il n'allait pas bien du tout. Cela nous le savions tous dans le service. Les résultats de ses analyses étaient mauvais. Nous étions très inquiets pour lui. Le traitement ne semblait pas lui convenir. On lui avait annoncé avec beaucoup de précautions qu'on allait essayer autre chose mais que les effets secondaires allaient être sans doute difficiles à supporter. Il nous avait regardé sans rien laisser paraître de son inquiétude et avait simplement dit :

- OK ! Ça ira. On tiendra le cap....

Et effectivement, jour après jour, il avait fait face avec une ténacité et un courage qui faisaient notre admiration.

Certains matins par contre il annonçait avec un sourire que les nouvelles du large étaient convenables, que la mer était calme et que les creux n'étaient pas supérieurs à deux mètres. C'était une journée qui certes commençait bien, même si elle allait être aussi ennuyeuse que toutes les autres. Sa mère ne pouvait venir que le samedi et en dehors des infirmières et des docteurs, il n'avait personne à qui parler.

On avait réussi à lui avoir une chambre au dernier étage, d'où on apercevait la rade et le Fort Central. Je le trouvais souvent debout à la fenêtre, à regarder au loin les ferries qui quittaient le port.

- Aujourd'hui il y a eu un chimiquier qui est passé m'annonça-t-il fièrement un matin.

- Parce que toi, tu sais reconnaître un chimiquier d'un pédalo ?

En répondant ainsi, c'était ma façon à moi de le provoquer et de lui faire oublier pour un temps la raison pour laquelle il était là. On parlait d'égal à égal.

- Arrête Timonier ! disait-il, tu serais bien incapable de faire la différence entre un méthanier et un gazier ! Déjà que tu confonds un clipper avec un brick !

- C'est exact ! Il faudra un jour que tu m'apprennes ! Mais là, je suis un peu pressé. Alors, tu me conseilles de prendre quel cap ce matin, Capitaine ?

- Tu prends le 240, comme d'hab ! répondait-il invariablement avant de me laisser partir.

Un matin je le trouvai assis sur son lit, immobile, les jambes croisées.

- Les nouvelles du large sont mauvaises ? demandais-je. Il y a un avis de grand frais ?

- Non, c'est pas ça. Mais j'ai vu passer au loin trois porte-conteneurs. Je me suis dit que sur l'un d'eux il y avait peut-être mon père. Il sait que je suis à l'hôpital de Cherbourg. Il a peut-être pensé à moi.

Ayant dit cela, il se retourna et enfouit la tête dans son oreiller. J'ai quitté la pièce sans un mot.

En mai je dus m'absenter quelques jours pour aller à Paris. J'en profitai pour passer au musée de la Marine. J'en revins avec un livre sur les grands navigateurs.

- Tu connais beaucoup de choses, Capitaine, lui dis-je en le lui donnant, mais je ne sais pas si le nom de Vanikoro te dira quelque chose ?

Il réfléchit un instant, hésita, puis, avec un beau sourire ironique et en pesant bien ses mots, il me dit :

- Ce n'est pas encore cette fois que tu vas me coincer, Timonier ! Je pourrais même t'en raconter pas mal sur « l'Astrolabe » et « la Boussole ». Veux-tu que je te dise en plus qu'elles sont les îles visitées par la Pérouse. ? demanda-t-il.

Ce gosse m'étonnait chaque jour de plus en plus. J'étais fier de lui. Il m'avait « bâché » une fois de plus. J'étais content pour lui. J'apprenais qu'il existait des îles Samoa, des îles Tonga, des îles Salomon. Et tout cela, de la bouche de ce foutu gamin que nous avons la lourde tâche, contre vents et marées, comme disent les marins, de maintenir en vie coûte que coûte.

Au fil des jours il me parla de son rêve : la course au large.

- Et à part Eric Tabarly, tu connais qui, comme grand marin ? me demanda-t-il.

Il avait le chic pour me poser des questions auxquelles j'étais bien incapable de répondre. Devant mon silence, il me révéla que Michel Desjoyeaux avait gagné le Vendée Globe en 2001 et la Route du Rhum en 2002. C'était son idole avec Marc Pajot. Il rêvait aussi de la Solitaire du Figaro.

- Plus tard, disait-il, c'est ce que je voudrais faire. Mais pas obligatoirement en solitaire. En équipage, ce serait sympa aussi... enfin... si je le peux...

J'entends encore cette dernière phrase dont tout dépendait : si je peux... !!!

Mon remplacement allait s'achever. Je n'ai pas voulu m'attendrir. Je suis allé lui dire adieu comme si de rien n'était.

- Capitaine, vous le savez, je suis obligé de lever l'ancre, dis-je. Quels sont vos ordres pour ce matin ?

Il me regarda longuement. Puis, d'une voix parfaitement neutre, il me donna ses derniers ordres :

- Timonier, tu feras route au 240... vitesse 10 nœuds... droit sur le large... bon vent et... »

Et il se retourna vers la fenêtre

LE MOT DE L'AUTEUR

« Au risque de vous surprendre, je dois avouer que l'écriture n'a tenu qu'une place très limitée dans ma vie. Je lui ai longtemps préféré la peinture et la musique. Et puis il y a sept ans j'ai découvert les concours de nouvelles. Par curiosité j'ai envoyé quelques textes. A ma grande surprise et à ma grande joie ils ont été primés. Cela m'a donné envie de continuer dans cette voie.

Je suis donc à 79 ans ce que l'on peut appeler un tout jeune écrivain puisque cette passion est née sur le tard. Je participe désormais avec plaisir à de très nombreux concours.

Trouvant que notre époque est suffisamment angoissante et jugeant qu'il est inutile d'en rajouter une couche, je n'écris que des textes courts, amusants et si possible pleins d'humour. Je refuse avec obstination de verser dans le larmoyant pourtant fort apprécié de certains jurés.

J'ai eu beaucoup de plaisir à écrire « Ramon ». Lors de mon passage à l'hôpital de Cherbourg j'avais croisé ce jeune garçon tout seul dans sa chambre. C'est en pensant à lui que j'ai écrit ce texte. ».

Bernard Marsigny





2 - LA PRISONNIÈRE

Fabrice BESSARD DUPARC

Enfin le voici, une petite valise à la main. Je descends la vitre avant passager pour mieux l'observer et sentir ce vent oublié glisser sur ma peau. Mais que cela m'a semblé long ! Il sort par où il est entré il y a quinze ans ; toute une éternité pour moi.

Il sort, aveuglé, une main pour protéger ses yeux devenus si fragiles, étourdi par le monde bruyant des gens pressés, ceux qui ont l'espace et la lumière, ceux qui passent sans un regard devant l'homme libre à nouveau. Il sort seul, en pâture au monde grouillant qui le croise et le bouscule. Éblouie, je rabats le pare-soleil devant mes yeux restés toutes ces années dans l'obscurité et je caresse encore une fois la photo coincée au dos, sous l'élastique ; derrière les cabines de plage, le casino...

Le voici ; je soupire alors ; je respire enfin. A son visage de profondes rides ; une terre tranchée par les griffes du soc, comme ces bâtons sur les murs de la chambre, en paquets de douze, que j'ai gravés à la craie et que j'ai barrés ensuite pour mieux compter le temps qui ne passait pas. Une ride, pour chaque nuit, à attendre le jour, à attendre son retour...

Il est là, sous le soleil ardent qui faiblit peu à peu et tout doucement je renais de mes cendres, terre aride et brûlée que j'étais, implorant le ciel, mes bois secs et crochus vidés de toute sève, bras tendus sous l'averse qui approche. Je décroche la photographie et la retourne machinalement ; Cabourg, juillet 2003 ; c'était trois mois avant l'accident. Il a dit qu'il ne l'avait pas vue, qu'elle avait surgi de nulle part et qu'il avait pris peur...

Moi aussi j'ai eu peur ; j'ai attendu, mains jointes, à genoux, dans la pénombre, pour qu'il me revienne vivant ; moi aussi, j'en ai déversé des torrents, jusqu'à vomir mon chagrin et rouler avec les bouteilles vides sur la moquette. Moi aussi, j'ai compté les nuits à coups d'entailles sur mes poignets ; une pour chacun de mes départs manqués. Bien des fois j'ai hurlé, silencieuse, la gueule ouverte contre l'oreiller, jusqu'à mordre la plume, au milieu des peluches bien rangées sur le lit.

Et puis j'ai compris ; j'ai compris qu'il me fallait rester coûte que coûte, qu'il était ma déraison de survivre. Alors, tout ce temps, j'ai clos ma porte, barricadé mes fenêtres, enseveli mes larmes et bâillonné ma bouche. J'ai attendu, le cœur au repos, à demi battant, le corps en sommeil et la haine en sourdine car à quoi bon dépenser de l'amour, de l'air et du sang quand on vous a tout pris.

Il est là, à quelques mètres, de l'autre côté de la rue. Je remonte la vitre pour mieux me souvenir de lui, tout sec et tout crochu, derrière le

plexiglass, impassible au verdict qui vient de tomber. Quinze années ; il m'a tant manqué. Quinze années de patience et de colère refoulée...

Et soudain, sur le pare-brise, elles commencent à tomber. Je les sens pénétrer mon épiderme ; elles me transpercent avec douceur puis lentement ruissellent et m'inondent de toutes parts, terre craquelée que j'étais, mes bois secs et crochus remerciant le ciel qui m'abreuve enfin.

Et mon cœur à nouveau me fait signe, lui que je croyais mort ; il est là, maladroit au début, chaotique et toussoteux sous la peau, comme une vieille guimbarde au fond de la grange, poussiéreuse sous la bâche. Il tapote puis frappe puis tambourine sous le corsage, impatient et fougueux, jusqu'à me faire mal, ce mal qui me fait à présent tant de bien. Le voilà qu'il cogne, jusqu'à pousser les seins que je n'ai plus, tellement amaigrie que je suis, une femme sans apparence, sans forme, sans parfum ni désir, si ce n'est celui de le revoir. Il m'a tant manqué ; j'ai tant rêvé de ce jour à longueur de nuits, à longueur de lui ; j'ai tant compté les bâtons sur le mur...

Je regarde la photographie une dernière fois ; devant les cabines de plage sa chevelure épaisse et ses éclats de rire. Mon ongle essuie les quelques gouttes d'eau salée sur son front. Elle vient de sortir du bain ; treize années de joie ; elle a faim ; treize années d'amour ; il y a des choccos BN et une bouteille d'Orangina dans la glacière. Treize années à dévorer l'existence et puis plus rien. Sa vie valait beaucoup plus. Il a dit qu'elle pédalait dans le noir, qu'il avait juste heurté l'arrière de la bicyclette et qu'il ne l'avait pas vue tomber...

Il attend, comme s'il m'attendait ; je prends l'arme dans la boîte à gants et je replace la photographie derrière le pare-soleil ; c'est une histoire d'adultes... elle ne comprendrait pas ; elle va monter dans sa chambre, au milieu des peluches, et se boucher les oreilles pour ne pas sursauter aux coups de feu. Ce ne sera pas long et je ne reviendrai pas.

Il est seul ; il attend le bus ; il est temps ; j'ouvre la portière que je ne referme pas ; à quoi bon... là où je vais, les portes seront toujours fermées. Je veux être libre une dernière fois ; je traverse la rue sous la pluie battante ; elle m'a tant manqué ; ma main ne tremble pas ; je suis si heureuse de le revoir ; il m'a tant manqué.

Le directeur de la prison resta un instant les yeux fixés sur les feuillets qu'il venait de lire puis il prit dans ses mains le petit cadre posé sur son bureau et caressa de la pointe de son ongle le visage de sa fille collé tout contre celui de son épouse. Et, sans regarder la femme assise face à lui...

- Quand a-t-elle écrit cela ?

- A l'instant ; mon atelier d'écriture a lieu le mardi et le jeudi et c'est la première fois qu'elle vient. Je leur ai laissé trente minutes pour écrire ce

qu'elles voulaient. Les autres femmes m'ont demandé quoi ; elles ne savaient pas. Elles trouvaient ça idiot. Elle, ne m'a rien dit ; elle a observé le mur un long moment puis s'est mise à écrire sans s'arrêter. Quand il a fallu lire, elle a dit non de la tête ; je n'ai pas insisté... Elle m'a tendu les feuilles et puis les gardiennes sont venues les chercher. Alors j'ai lu et j'ai pleuré. Je connais son histoire ; c'était dans la presse l'année dernière.

Le directeur reposa le cadre et leva les yeux vers l'enseignante.

- Vous savez... quand les policiers l'ont trouvée assise sur le trottoir, près de l'homme qu'elle venait d'abattre, elle n'a rien dit ; elle s'est laissée menotter sans résister. Durant l'interrogatoire, elle est restée muette et son avocat commis d'office ne savait plus quoi faire. Au tribunal, elle est restée sourde aux questions qu'on lui posait, comme si elle était ailleurs, et depuis qu'elle est ici, c'est la même chose. Aujourd'hui, elle a enfin communiqué avec quelqu'un et ce quelqu'un, c'est vous.

L'enseignante esquissa un sourire.

- Je n'ai rien fait de particulier ; pour moi c'est juste une détenue comme les autres, même si je dois avouer que ce qu'elle a écrit est, comment dire, inhabituel et cruellement beau ; oui c'est ça, cruellement beau. Ce n'est pas tous les jours que l'on lit ce genre de choses de la part d'une détenue.

Le directeur saisit les feuillets et, les lui montrant...

- Pas une détenue... non ; je dirais plutôt que c'est une femme libre à présent.

LE MOT DE L'AUTEUR

Je suis Fabrice Bessard Duparc ; je suis âgé de 56 ans et suis professeur d'anglais en lycée professionnel, à LES ANDELYS, dans le département de l'Eure. J'écris des nouvelles depuis 5 à 6 ans. Mes écrits se tournent majoritairement vers un style plutôt noir, teinté parfois même de cynisme ; la complexité des rapports humains est pour moi une source d'écriture intarissable. J'aime dans mes nouvelles semer le trouble et diriger les lecteurs sur de fausses pistes, et cela a d'ailleurs été le cas pour cette nouvelle « la prisonnière ».

Fabrice BESSARD DUPARC





3 - FEMME FATALE

Marc DARMON

Paul ouvrit les yeux et s'étira. Les chiffres bleutés de l'hologramme indiquant l'heure semblaient flotter sous le plafond de la chambre. 6h52. Comme toujours il s'était réveillé en avance.

Il se tourna vers Alexandra, chargée de le réveiller à 7 heures, et la regarda dormir. Sa poitrine se soulevait au rythme de sa respiration régulière. Bien sûr elle ne *dormait* pas vraiment, pas plus qu'elle ne *respirait* d'ailleurs. Mais Paul à cet instant n'avait que faire de ces digressions philosophiques.

Le jour naissant s'insinuait par les baies vitrées et projetait sa lumière blafarde dans la pièce. Il se concentra sur le visage d'Alexandra. Il détailla les cheveux ondulés, tombant en cascade sur l'oreiller, les paupières closes pourvues de longs cils recourbés, le nez parfaitement dessiné et les lèvres légèrement entrouvertes.

Les femmes droïdes d'aujourd'hui, pensa-t-il, sont d'un réalisme surprenant et leur ressemblance avec les humaines, quasi parfaite. 7H00. Alexandra ouvrit les yeux.

- Paul mon chéri, c'est l'heure, dit-elle avec un imperceptible timbre métallique dans la voix.

Elle se blottit contre lui et posa les lèvres sur les siennes. Le contact de son corps déclencha en lui une bouffée de désir et il regretta aussitôt de ne pas l'avoir programmée en mode « câlin » ce matin. Il faut dire que les résultats obtenus par les fabricants au niveau texture et souplesse de la peau artificielle étaient époustouflants. « Sensations plus vraies que nature », disait la publicité.

Malheureusement il devait impérativement être au travail à neuf heures. Il ne la retint donc pas et s'efforça de chasser toute idée charnelle de son esprit.

Après quatre ans de vie commune avec Laura et la pénible rupture qui s'en était suivie, il n'avait plus le cœur à tenter une nouvelle expérience avec une femme. De plus l'omniprésence du numérique avait radicalement modifié la nature des rapports humains.

Il n'y avait plus aucune activité qui ne puisse être effectuée de chez soi par écran interposé. Les gens ne sortaient plus, ne se rencontraient plus, et le nombre de célibataires était en constante augmentation. Les robots androïdes, à apparence humaine, étaient déjà bien présents dans la société et remplaçaient souvent l'homme pour les métiers pénibles ou dangereux. Aussi, quand les premiers exemplaires de droïdes de compagnie avaient été mis sur le marché, Paul n'avait pas hésité.

Alexandra était déjà assise au bord du lit et secouait sa chevelure, tête penchée en avant, ce qui eut pour effet de dévoiler le code barre d'identification tatoué sur sa nuque. Paul y trouvait un côté indéniablement sexy.

Mais déjà, elle se dirigeait vers sa salle de bain, en réalité la pièce contenant tout l'attirail nécessaire à son entretien. Toute l'opération était automatisée et Paul n'y mettait jamais les pieds.

Il eut à peine le temps d'admirer le déhanché de sa démarche et le corps ondulant sous la transparence de la nuisette. Elle se retourna et lui sourit juste avant de disparaître derrière la porte.

Paul se leva à son tour, lorsque sa tablette bipa. La tablette connectée permettait de commander tous les appareils de la maison, y compris Alexandra.

Une notification signalait un message de l'application Droïdapp : « *Une mise à jour de votre droïde est disponible, voulez-vous l'installer ?* ». Il avait l'habitude d'effectuer les mises à jour sans tarder, aussi il appuya sur « *Mettre à jour* » et alla prendre sa douche et s'habiller.

Une demi-heure plus tard, Paul passa dans la cuisine ouverte attenante au salon. Installé devant l'îlot central sur un des hauts tabourets, il commanda oralement un café allongé sans sucre. La machine à boissons se déclencha et une minute après, il sirotait son café en mastiquant une barre de croissant au beurre.

La nourriture n'existait pratiquement plus sous sa forme originelle, mais se présentait sous forme de barres aromatisées, qui avaient la même valeur nutritionnelle que les ingrédients choisis, et en offraient le même goût.

Tout en mangeant, il feuilletait les pages numériques du dernier numéro de *Droïde Magazine* sur sa tablette. Un article de trois pages était consacré à la mise sur le marché prochaine de droïdes de compagnie masculins, pour répondre à la forte demande en la matière.

L'entrée d'Alexandra au salon lui fit lever la tête. Maquillée à la perfection, elle était coiffée d'un chignon déstructuré avec des mèches tombant sur le visage. Elle était vêtue d'une petite robe rouge à fines bretelles qui mettait son corps parfait en valeur. Paul la trouva plus belle que jamais. Elle prit place sur le canapé pour regarder les infos sur l'écran mural. Elle paraissait absorbée par un reportage sur la présence de pingouins sur les plages de Normandie, provoquée par le dérèglement climatique.

Paul alla s'asseoir à côté d'elle et passa un bras autour de ses épaules. Elle eut alors une réaction inhabituelle. Se dégageant d'un geste brusque, elle cracha d'un ton agressif :

- Ne me touche pas !

Elle avait le regard dur et le visage fermé. Paul ne l'avait jamais vue comme ça.

- Tu es belle quand tu es en colère, osa t'il en lui caressant l'avant-bras. Cette fois elle le repoussa violemment, le refoulant jusqu'à l'extrémité du canapé, avec une force insoupçonnée. Paul, interloqué se leva et vérifia le paramétrage sur la tablette. Il n'avait pas programmé le mode « dispute ». Il l'avait testé une fois mais il ne lui avait pas semblé aussi violent.

Alexandra se tenait maintenant debout, adossée à l'îlot central de la cuisine. Les bras croisés, elle ne le quittait pas des yeux et ne semblait pas de meilleure humeur. Paul décida alors de la désactiver temporairement. Lorsqu'il appuya sur « Mettre en veille », le logiciel répondit « *Fonction invalide* ». Il répéta plusieurs fois l'opération sans succès. De plus en plus préoccupé, il essaya la fonction « Déconnecter » mais obtint le même message en retour : « *Fonction invalide* ». Il se souvint alors que la déconnexion pouvait également se faire en actionnant un interrupteur situé sous le code barre du droïde, au niveau de la nuque. Pas très rassuré, il s'approcha d'Alexandra.

- On fait la paix, d'accord ?

Il s'approcha plus près et leva lentement la main jusqu'à effleurer son épaule.

- Je t'avais prévenu !

Elle lui asséna un coup de poing dans l'estomac, ce qui eut pour effet de lui couper le souffle. Plié en deux, il ne vit pas venir le second coup qui l'atteignit au visage et l'envoya au tapis. Ce fut alors un déferlement de violence. Elle frappait froidement, méthodiquement, à coups de poings et de pieds. Paul, incrédule, ne comprenait pas ce qui se passait. Il saignait abondamment, son nez était fracturé et sa lèvre éclatée. Il tentait de se protéger avec les bras. L'espace d'une seconde, il entrevit le visage d'Alexandra. Il était inexpressif, impassible. Il comprit alors qu'il devrait sauver sa vie.

Il se réfugia un instant sous la table, elle la renversa aussitôt. Il saisit une chaise et la projeta sur elle de toutes ses forces. Elle vacilla à peine et revint à la charge. Passant derrière lui, elle lui saisit un bras qu'elle replia violemment dans son dos. Paul entendit le craquement de l'articulation qui cédait sous la torsion. Il poussa un hurlement de douleur.

Maintenant à genoux derrière lui, elle lui releva la tête et entreprit de l'étrangler par une clé de bras. Au bout de quelques secondes, il commença à suffoquer. Puis il sentit toute force l'abandonner. Ses yeux se brouillèrent. Il n'entendit pas tinter la tablette signalant l'arrivée d'un message qu'il ne lirait jamais. Il rendit son dernier souffle au moment où le message Droïdapp s'affichait :

« ATTENTION. Vous ne devez en aucun cas appliquer la dernière mise à jour reçue. Celle-ci vous a été envoyée par erreur et est destinée au système équipant les droïdes des Unités Spéciales du Maintien de l'Ordre. Si vous avez déjà appliqué cette mise à jour, vous devez contacter immédiatement notre service technique ».

LE MOT DE L'AUTEUR

Mon envie d'écrire remonte sans nul doute à mes premières rédactions d'écoliers, nourrie par les livres que je dévorais enfant. Les aléas de la vie, une carrière professionnelle dans le monde informatique, d'autres passions à assouvir me détournèrent de mes rêves d'écriture. Mais le feu couvait sous la braise et une fois venu le temps libre de la retraite, la plume me démangea de nouveau.

Après quelques tentatives d'écriture de romans, la nouvelle s'imposa comme le genre littéraire qui me convenait parfaitement. Récits courts, rythme rapide, chutes percutantes, je pouvais laisser libre cours à mon imagination.

Ainsi, d'un roman d'anticipation inachevé, naquit la nouvelle Femme fatale. Cette dystopie se déroule dans une époque pas très lointaine où les robots occupent une place considérable dans la vie des humains. Mais dans sa quête effrénée du bonheur grâce aux nouvelles technologies, l'Homme ne risque-t-il pas de se brûler les ailes ?

Marc Darmon





4 - BAISERS VOLÉS

Jean-Philippe FÈVE

C'était mon premier emploi. J'avais eu de la chance. Je n'étais resté que sept mois au chômage après des études chaotiques, et une grosse déprime. Après la mort de mon père terrassé par une crise cardiaque à son bureau, il avait fallu s'habituer à une vie moins luxueuse à quoi s'était ajouté la honte de la découverte de ses nombreuses maitresses, et là, j'avais plongé et il m'avait fallu des années pour m'en remettre. Je n'avais pas été avare en envois de lettres de motivation et de curriculum vitae, et finalement ça avait payé. J'avais trouvé ce poste dans une petite banque du quartier du Châtelet à Paris. Je n'étais que guichetier et j'avais dû mettre mes ambitions en attente.

Mon salaire, lui non plus, ne correspondait pas à la hauteur de mes espérances et j'avais restreint mes recherches de logement à la grande couronne. J'étais tombé sur un studio dans mes moyens à Villepinte, pas bien loin du Parc des Expositions. Je n'étais entouré que d'immeubles et, pour le petit provincial que j'étais, ça manquait singulièrement de vert et de soleil. Le seul avantage résidait dans le fait que le RER ligne B s'arrêtait à Villepinte et m'emmenait sans changement jusqu'au Châtelet. Ensuite, quelques minutes de marche et j'étais à mon travail.

J'ai adopté le mode de vie à la parisienne. J'ai pris le RER tous les matins à 7h37. A cette heure, il y a encore des places assises. Je m'installais toujours de façon à voir un maximum de monde. Il fallait bien occuper les trente-cinq minutes de trajet. J'observais et me régalaient ! Le départ du RER est l'aéroport de Roissy, alors il y a toujours des voyageurs de tous les continents dans le train. En général, les gens dorment. Ils ont passé la nuit dans un avion ou ils viennent juste de se lever pour aller au travail. Soupçons, bâillements. Des regards dans le vague. Des pieds nus dans les sandales. Un jeune qui bouquine. « Tu es sûr qu'il s'arrête au Châtelet ? » Un chanteur roumain qui quête. Un monsieur, l'air argentin, avec un magnifique panama. Une vieille dame qui mâche du chewing-gum. « Allo ! T'es où ? » Un jeune couple qui se tient par la main, voyage de noces ? Un jeune qui somnole avec sa casquette de travers. Une multitude de personnes qui se croisent tous les matins sans se voir. Humanité des voyageurs des petits matins blêmes !

Ce matin, il y avait un peu plus de monde. J'ai dû aller m'asseoir au fond du wagon sur une banquette sans vis-à-vis, le nez contre la cloison. Une jeune fille était déjà assise. Manifestement, elle finissait sa nuit. En dormant, elle esquissait un sourire. Je ne la voyais que de profil, vision égyptienne. En me penchant un peu, je pouvais mieux l'observer en totalité et je ne m'en privais pas. Elle était jolie.

Les matins suivants, je remontais dans le même wagon, le troisième après la locomotive, et j'allais m'installer directement au fond. J'y retrouvais toujours la belle endormie. Je connaissais maintenant son visage par cœur. J'aurais pu le dessiner de mémoire si j'avais eu le moindre don en dessin. Elle avait un charme indéfinissable. Si on détaillait chaque élément de sa figure, aucun ne ressortait vraiment sauf sa bouche. L'arrondi des lèvres était parfait. Elles étaient pulpeuses mais pas trop. Toujours légèrement entrouvertes en début de sourire. Restaient ses yeux qui demeuraient inconnus. Étaient-ils clairs ou foncés ? Comment éclairaient-ils ce visage déjà si beau ?

Il y eut ce matin si particulier. Tout était comme les autres jours. Le wagon transportait son lot de voyageurs endormis qui n'avaient plus aucun intérêt pour moi. J'étais toujours en avance pour attendre le train et je courus presque dans le wagon pour retrouver ma place à côté de celle que j'appelais secrètement ma belle inconnue. Ce matin-là, dans le silence matinal un désir irrésistible pour cette belle m'avait envahi, le genre de désir qui commence par une pensée improbable et qui se termine dans la certitude du corps. A quel moment ai-je cédé, je ne saurais le dire mais toujours est-il que très doucement j'ai déposé un baiser au coin de sa bouche. Un baiser comme une aile de papillon mais qui contenait en promesse d'autres baisers plus ardents aux saveurs et souffles mêlés. Un peu honteux, je m'attendais à recevoir une gifle mais la belle dormait toujours et son sourire à peine esquissé auparavant s'épanouissait maintenant largement sur son visage. Heureusement, je descendais avant elle et je n'ai donc pas eu à rencontrer son regard qui m'aurait mis à nu.

Le matin suivant, le cœur cognant dans la poitrine, je m'assis à ma place habituelle le plus discrètement possible. Au bout de quelques minutes, toujours endormie, la jeune femme paraissait s'être alanguie et sa bouche semblait se tendre dans l'attente d'une nouvelle embrassade. Enhardi, je l'embrassai à nouveau au coin des lèvres un peu plus longuement. Un baiser comme la chaleur d'un rayon de soleil qui laissait présager des mains caressantes et des nudités dévoilées.

Les matins s'enchaînèrent toujours avec le même scénario. Je ne vivais que pour ces matins. La journée se réduisait au matin et à ce trajet. Chaque matin, j'osais un peu plus jusqu'à m'aventurer dans un baiser toujours au coin des lèvres mais en dérivant lentement jusqu'à l'embrasser pleinement. Un baiser comme une houle montante dont on devinait déjà les souffles courts et les plaisirs partagés qu'elle portait. Comme ça tous les matins, c'était la rencontre du jour et de la nuit dans ces baisers. Porteuse de la lune par son sommeil, j'apportais à ma belle inconnue la clarté de l'aube pour la faire entrer dans la lumière du jour.

Un jour, je décidais d'inverser les rôles. Moi aussi, j'allais dormir et c'est elle qui se pencherait pour m'embrasser. Je fermais les yeux mais il ne se passa rien sinon sa main qui, dans un mouvement probablement

involontaire, vint effleurer la mienne. N'y tenant plus, j'ai ouvert les yeux. Sa bouche faisait une moue de déception. Un baiser lui a immédiatement redessiné un sourire.

Je détestais les vacances et toutes les périodes d'absence, les siennes et les miennes, qui me privaient de ce moment. Je maudissais les jours de grève où les trains ne circulent pas et où la cohue s'étale partout. Comment pouvait-on empêcher ces embrassades ? Aucun argument n'était en mesure de rivaliser avec le troublant plaisir qui m'était donné. Et je suis certain qu'il en était de même pour elle car, bien qu'endormie, elle semblait beaucoup plus active dans nos baisers après une période d'absence.

Et puis, il y a eu ce matin, le dernier. Cela faisait une semaine qu'elle n'était pas là, peut-être malade. Je me précipitais vers ma place en espérant la retrouver mais je m'arrêtais net. Elle était là mais elle ne dormait pas. Elle avait les yeux ouverts et pour la première fois, je la contemplais en intégralité. Ses yeux n'étaient ni clairs, ni foncés. Ils étaient couleur noisette et sa façon limpide de regarder renforçait son charme. Je bafouillai en lui demandant la permission de m'asseoir à côté d'elle. Ses mains étaient posées bien à plat sur ses genoux et je remarquai l'apparition d'une alliance sur celle de gauche. Contrairement à tous les autres matins, elle descendit une station avant moi. En me penchant par la fenêtre, j'ai juste eu le temps de l'apercevoir s'éloignant sur le quai. Je ne l'ai plus revue et je n'ai gardé d'elle que ce goût de fruit de la passion et la vision de sa longue natte dansant sur ses reins.

Les années ont passé. Grâce à des cours du soir, j'ai pu grimper dans la hiérarchie. Je travaille maintenant au siège d'une grande banque à la Défense. J'ai une voiture de fonction et je ne prends plus le RER. Ma femme s'occupe de notre grande maison et de nos deux enfants de quatre et six ans. Je n'ai pas changé mon heure de lever et les matins demeurent pour moi le meilleur moment de la journée.

Hier, mon épouse était un peu souffrante et j'ai emmené nos deux fils au jardin du Luxembourg. Les garçons jouaient aux petites voitures dans un bac à sable. Je m'étais assis sur un banc et je les surveillais un coin de l'œil en parcourant le journal. Une jeune femme avec une poussette et une petite fille vint s'asseoir sur le banc en face. J'ai reconnu immédiatement ma belle inconnue. La maternité et quelques années de plus avaient apporté une rondeur à ses formes et une nonchalance à ses gestes qui ne faisaient qu'amplifier sa beauté. La fille du RER avait tenu toutes ses promesses. Elle était une femme resplendissante. Elle ne jeta même pas un regard sur moi. Elle était toute concentrée sur ses enfants. Elle m'avait probablement complètement oublié et rangé au rayon des bêtises de jeunesse dont on se moque entre copines.

Elle ne resta pas longtemps. Elle s'était juste arrêtée pour le goûter des enfants. Sitôt le dernier gâteau avalé, elle se leva et se hâta vers la sortie. Je la regardais s'éloigner quand elle se retourna, déposa un baiser dans la paume de sa main, souffla dessus dans ma direction et reprit son chemin, sa longue natte dansant sur ses reins.

LE MOT DE L'AUTEUR

Je suis né en 1959 et je vis dans un petit village dans le Brionnais, région assez vallonnée de bocages située dans le sud de la Bourgogne où sont élevées les fameuses vaches charolaises.

J'aime lire, écrire et sculpter le bois qui sont des activités très liées dans mon esprit et, quelque part, en lien les unes avec les autres. J'aime la montagne, me promener dans la campagne avec mes chiens, et aussi faire du ski. J'aime également le saucisson et le fromage de chèvre en buvant un verre de vin de Bourgogne, rouge ou blanc.

J'ai le sentiment d'écrire depuis toujours, c'est-à-dire depuis mes 15 ou 16 ans, selon une alternance de périodes d'écriture très productives et des périodes de calme plat. Les histoires que j'écris semblent se construire toutes seules dans ma tête. L'origine peut être un souvenir, un rêve, une anecdote, une expérience professionnelle, mais parfois, je ne sais pas du tout où je vais les chercher. J'ai écrit des poésies, de nombreuses nouvelles et je viens de terminer un roman. La diffusion de mes textes est pour le moment plutôt confidentielle, réservée à mes proches et amis. J'ai déjà participé à un concours de nouvelles en 2009 (concours « Plumes à connaître » à Metz) où j'ai eu le deuxième prix pour ma nouvelle « Jours de pluie ».

J'ai écrit une première version courte de « Baisers volés » quand j'étais très jeune et je l'ai laissée reposer longtemps, très longtemps. Je suis retombé dessus en faisant du rangement dans mes classeurs et dossiers. Je l'ai retravaillée un peu et surtout, je l'ai allongée et lui ai trouvé une fin. Sans doute me fallait-il plus de maturité pour imaginer une fin où les personnages, plus matures eux aussi, se retrouvaient plusieurs années après leurs premières effusions.

J'ai pris un grand plaisir à écrire cette nouvelle et elle me procure encore du plaisir quand je la relis, sans doute suis-je un peu narcissique ... Pourtant, au-delà des genres, qui n'a pas imaginé embrasser une belle personne pendant qu'elle dort ? Sans doute nous reste-t-il un peu de notre enfance et que le mythe du prince charmant embrassant la belle au bois dormant perdure dans notre mémoire ...

Jean-Philippe Fève





5 – OLYMPIC MAN

Dorian MASSON

Il n'avait jamais rien gagné. Ni un bon point, ni un concours, ni un pari, ni un loto. Ni le cœur d'une femme. Ni l'estime d'un ami. Il se contentait d'exister. Il traversait l'existence comme on marcherait sur une piste de course. Il avait passé presque trente ans à regarder les autres s'épuiser à courir. Les regarder s'essouffler à arriver avant lui. Arriver où ? Il finirait par y aller, lui aussi. Alors, prendre son temps. Prendre son temps. Terminer la course en dernier, puisqu'il fallait bien la finir. Et puis, il y a eu ce coup de téléphone. Auquel il n'a d'abord pas répondu. Les murmures des combinés ne lui avaient jamais soufflé de bonnes nouvelles. La lumière bleue des portables n'avait jamais illuminé sa vie. Mais elle avait laissé un message. Elle.

Elle avait la voix d'une de ces femmes qui courent. Elles courent pour amener les enfants à l'école, quand elles ont le temps d'en avoir. Elles courent au bureau. Elles courent les magasins. Elles courent les bars. Elles courent les jupons d'hommes qui n'ont pas grandi et dont elles refusent de devenir la mère. Elles courent après le temps. Et, lorsqu'il leur en reste un peu, elles courent. Tout court. Elle avait cette voix qui claquait de vie. Elle s'est annoncée comme la chargée de projet d'un nouveau dispositif international : « Olympic Man ». Elle lui a demandé de la rappeler. « Dans les vingt-quatre heures. Ou vous perdrez votre place. » avait-elle conclu avant de raccrocher. Sa place, il l'avait cédée volontiers toute sa vie. Peut-être l'aurait-il fait, cette fois aussi, si elle n'avait pas eu ce souffle, cette foulée dans la voix. Il a eu envie de courir avec elle. Pour une fois, l'envie de courir lui aussi. A sa perte, sans doute. Il a rappelé.

Elle attendait son appel. En parlant, elle courait après sa pensée. Mais n'en perdait jamais le fil. Il écoutait, sans rien dire. Sans croire. Elle lui parla d'abord comme s'il était censé être au courant. Comme s'il n'avait pas pu passer à côté de l'information. Elle ne pouvait pas savoir que, la plupart du temps, c'était l'information qui passait à côté de lui. Comme tout le reste. Alors, après avoir avorté un embryon d'exaspération, elle lui a expliqué. Cette année, les Jeux Olympiques avaient lieu ici. Au pays. Pour la première fois dans l'Histoire, le Comité International Olympique avait décidé d'intégrer aux Jeux un tout nouveau dispositif dont l'objectif était à la fois événementiel et éducatif : un individu, homme ou femme, âgé d'entre vingt et trente ans et résident du pays organisateur des Jeux, serait désigné de façon aléatoire pour entrer en compétition avec les athlètes professionnels, dans toutes les disciplines. Cet « Olympic Man » ou « Olympic Woman » (appellation d'origine contrôlée dont il ne manqua pas de remarquer l'ironie), en incarnant une certaine forme de ... (elle marqua un temps, étouffant le mot « médiocrité ») ... moyenne, servirait

de référentiel pour permettre au public d'admirer davantage la performance des femmes et des hommes qui défient, tous les deux ans, les lois de la nature. Si elle avait été moins douée en marketing, elle lui aurait expliqué que le public se lasse de tout, surtout des exploits. Et que le Comité Olympique en était réduit à exhiber un mulet boiteux pour que les juments et les étalons passent mieux à la caméra. Et le mulet boiteux, c'était lui. « Vous avez gagné ! » lui dit-elle. Elle lui expliqua que c'était une chance. Un honneur. Une gloire immortelle. « Notamment sur les réseaux sociaux. » ajouta-t-elle. Il lui répondit qu'il n'avait pas Facebook. Elle lui dit que ce n'était pas plus mal. « Facebook, c'est mort. On vous fera un compte Instagram. ». Il restait silencieux. Suspendu en équilibre sur le fil de la crédulité. Tout ce qu'il trouva à dire : « C'est sérieux ? ». Elle lui dit d'allumer sa télé, de faire une recherche sur Google. Bien sûr, c'était sérieux. Olympic Man, c'était lui.

Il avait d'abord pensé à refuser. C'était son mode par défaut. Le refus. L'immobilité. L'inertie. Mais la vie qui s'échappait du téléphone l'avait contaminé. Une idée folle, peut-être. Celle de lui plaire. Être celui qu'elle attendait. Être, pour une fois, celui qu'on attend. Alors, il s'était convaincu que c'était une sorte de devoir civique. Comme si on l'avait sollicité pour être juré dans un procès. Et qu'il n'avait pas le droit de refuser. À partir de là, tout s'est enchaîné. Une berline noire avec chauffeur le menait d'un événement à l'autre : séances photos, interviews exclusives, conférences de presse. Sa médiocrité était célébrée. Ses déclarations désarmantes de simplicité étaient citées sur Twitter, sa calvitie précoce était retouchée sur Photoshop, son passé sans histoire était étiré en de longs paragraphes, sur sa page Wikipedia. Son portable s'allumait toujours plus souvent. De vieux amis. De nouvelles amies. Sa photo était partout. Même si son nom n'était nulle part. Dans toutes les communications officielles, son identité passait systématiquement à la trappe. Il était Olympic Man. Cette espèce de Pas-si-super-héros. Un éternel Peter Parker, jamais devenu Spider Man. Contrairement à ce qui avait été imaginé, la masse s'intéressait plus à lui qu'aux athlètes. Son community manager fut rapidement débordé. Il en fallu un second. Ce n'était pas un problème. Tout ce qui comptait était l'audimat. Les vues. Les followers. Alors, c'est lui qu'on a mis au centre de la cérémonie d'ouverture. L'Homme moyen. L'Homme moderne. Celui qui défiait les Dieux, sans espoir de victoire. Pour l'amour d'être humain. Pour l'amour d'être limité. Insuffisant. Mortel. Lui, avait l'impression de s'être enfin mis à courir. Sur un chemin jamais parcouru avant lui. Et toutes les prochaines, tous les prochains ne feraient que marcher dans ses pas. Sans jamais lui arriver à la cheville. Car il avait été le premier. C'est de lui qu'on parlerait toujours. Elle, était toujours près de lui. Dans les coulisses réelles ou virtuelles de sa toute fraîche célébrité. Elle était son coach sans chronomètre. Il était son champion sans exploit. Son Dieu sans foudre ni auréole. À part sous les bras. Comme vous et moi. Et puis, c'est arrivé.

La première épreuve. Le 100 m. La plus populaire. Celle qui grave le nom de ses vainqueurs dans la roche de la culture populaire. Des noms qu'on n'a pas besoin de citer. Comme convenu, lui, n'avait bénéficié d'aucun entraînement, d'aucun régime spécial. Il faisait 1m73, 65 kilos. Il s'essouffait en montant les escaliers. Il avait du mal à porter un pack d'eau. Les starting blocks avait été ajustés à son gabarit d'homme moyen. Son maillot ne portait les logos d'aucun sponsor. Mais les couleurs des cinq anneaux olympiques. Et son nom de scène : « Olympic Man ». Autour de lui, des hommes de tous les pays et de toutes les couleurs, de vrais athlètes, des êtres supérieurs, s'étiraient, s'échauffaient, sautillaient. Ils buvaient de l'eau. À lui, un stagiaire avait proposé une bière. Il avait refusé, expliquant qu'il ne buvait pas d'alcool. Il avait vu la déception dans le regard du stagiaire. Il n'était finalement pas si moyen que ça. Sa sobriété lui accordait une once de pureté insupportable. Son regard alla se perdre sur les bancs. Elle y était assise. Elle ne le regardait pas. Occupée sur son téléphone. En avait-elle déjà fini avec lui ? Maintenant les campagnes de pub passées, les conférences de presse terminées... Avait-il rempli son rôle ? Après tout, le public était là. Les gradins étaient remplis. Les télévisions du monde entier crevaient d'audimat. Plus que jamais, YouTube était saturé de vidéos sur les JO. Grâce à lui. Alors, pourquoi ne le regardait-elle plus ? Avait-il été un produit de plus, pour elle ? Un produit qu'elle avait fini de vendre ? Peut-être était-elle déjà en train de chercher le prochain Olympic Man. Celui des prochains Jeux. Et lui serait oublié. Enterré. Dépassé. Comme toujours. Il encercla le stade de son regard. Les athlètes le regardaient, un sourire au coin des lèvres. Dans les gradins, il voyait des dizaines, des centaines d'enfants et adultes déguisés en lui. Arborant son maillot. Et son nom. Olympic Man. Non. Il n'y en avait qu'un. C'était lui. Et il ne serait pas oublié.

Les athlètes prennent position. Lui aussi. Personne ne lui a rien expliqué. Il n'a jamais regardé une course. Il se contentait de tomber dessus, petit, quand son père regardait assidûment les Jeux. Mais il n'avait jamais fait attention à la façon de se tenir sur les starting blocks. Alors, il imite les autres. Il met un genou à terre. Les jambes pliées. Il pose ses doigts sur le tartan anti-dérapant, juste derrière la ligne blanche. Son cœur cogne dans ses tympans. Il regarde dans sa direction. À Elle. Elle ne le regarde toujours pas. Si elle avait bien fait son job, elle lui aurait rappelé de ne pas courir trop vite. De laisser gagner les autres. De rester à sa place. Elle n'avait même pas jugé nécessaire de le faire. Elle le trouvait assez médiocre. Il n'avait aucune chance de gagner. Ce qu'on attend de lui, c'est d'être aussi mauvais que ceux qui le regardent dans les gradins, à la télé ou sur Internet. Ce qu'on attend de lui, c'est d'être Humain. Mais il est fatigué d'être Humain. Le Starter lance son premier commandement : « À vos marques ! ». Les autres, autour de lui, se mettent en position de départ. Il les imite. Le deuxième commandement arrive : « Prêts ? ». Les surhommes se mettent en déséquilibre, basculant le poids de leur corps sculpté sur leurs bras. Leur jambe avant forme un angle de 90 degrés. La jambe arrière, un angle de

120 degrés. Ce sont des robots. Lui, n'est déjà plus à la hauteur. Mais il fait ce qu'il peut. Lui, la parodie d'athlète. Le champion travesti. Le Starter lève le bras en l'air. Sa main porte une arme à feu. Il avait oublié. Il a peur des coups de feu. Tout son corps se tend. Il voudrait s'enfuir. Il voudrait n'avoir jamais rappelé. Il voudrait n'avoir jamais accepté. Il voudrait rentrer chez lui. Se retrouver. Il voudrait partir en courant. À toute vitesse.

Coup de feu. Son corps jaillit des starting blocks. Quelque chose se passe. Il est une antilope parmi les lions. Il ne veut pas les dépasser. Il veut les fuir. Alors, quelque chose se passe. À chaque foulée, ses jambes s'allongent. Son souffle claque comme le fouet d'un maître invisible. Alors, il court. Il fuit. Il fuit les yeux de ceux qui ne l'ont jamais regardé comme il fallait. Il fuit les cris de ceux qui hurlent un nom qui ne lui appartient pas. Il fuit les corps de ces adversaires qui refusent de voir qu'il existe. Il fuit cette vie qui n'est pas la sienne. Et rien ne l'arrête. C'est un éclair venu du fond des âges. Un corps nu, invisible, insaisissable, qui explose l'espace et le temps. Cent mètres. Cent mètres pour aller au fond de son âme d'animal bipède et en faire sortir un Dieu qui vole plus vite que la lumière. Neuf secondes. Neuf secondes pour vivre. Et vivre plus vite et plus fort que les trente années qui le séparent de l'anonyme naissance à l'instant immortel. L'instant immortel où il franchit la ligne d'arrivée. En premier. Lui. Olympic Man.

Le Monde perd la tête, sait qu'il vient d'assister à un miracle. Elle, s'est levée du banc où elle était assise. Son téléphone lui est tombé des mains. Elle le regarde. Une légende est née. Une légende qui ne le concerne déjà plus. Car ses jambes tremblent. Son corps s'effondre. Ses genoux frappent le sol. Son esprit s'embrume. Son cœur explose. Ses yeux se rendent au noir. Sa vie se tait.

Il n'avait jamais rien gagné.

LE MOT DE L'AUTEUR

Dorian Masson déteste écrire. Mais ne pas écrire le tue. C'est, à peu près, tout ce qu'il a à dire à ce sujet. Mort pendant longtemps, il est récemment revenu à la vie en apprenant à tremper sa plume dans le beau et le cruel. Il attend la fortune et la gloire, mais elles sont coincées sur la ligne 13. Dorian Masson publie régulièrement en revue (Traction-Brabant, Scribulations, Harfang, Nouveaux Délits ...). Il est lauréat de plusieurs concours littéraires (Prix Pampelune, Corinne Vuillaume, Prix Don Quichotte, Rue Saint-Ambroise numéro 46) et a participé au recueil collectif « Disparitions extraordinaires » aux éditions TriArtis. Au quotidien, il publie des poèmes sur son compte Instagram (@n0zam) et anime des ateliers d'écriture en milieu scolaire.

Dorian MASSON





6 - LE TREBUCHET

Catherine COLO

Tout est paisible en cette fin de journée de 1565. Le temps semble suspendu. La lumière froide de l'hiver brabançon nimbe le paysage de nuances de blanc, bistre, rouille orangée. Le frottement des patins sur la rivière gelée, le crissement des lames sur la glace, le croassement lointain d'un corbeau, quelques cris d'enfants troublent à peine cette quiétude. La vue plonge jusqu'à l'horizon sur ces quelques maisons rougeâtres aux toits enneigés, posées dans le calme de l'hiver le long de la rivière ocre. Le regard suit son cours sinueux, passe devant l'église au clocher pointu puis, au petit pont, embrasse la vaste plaine qui se noie dans une brume laiteuse ; à peine distingue-t-on au loin l'ombre grisée d'une ville fantôme. Et c'est le ciel ! un ciel bleuâtre de froid et ses longues traînées nuageuses, d'un blanc doré, qui rampent jusqu'au village, s'insinuent dans les broussailles et les ronces ganguées de givre.

Les villageois patinent. Dimanche ? Jour de fête ? Un temps pour oublier, se retrouver, s'amuser. Seules ou en couples, les petites silhouettes brunes glissent sur cette patinoire, courbées pour prendre de l'élan, les bras écartés pour garder l'équilibre. Ambiance bonhomme, trêve insouciant en cet hiver glacial dont la rigueur et la famine rendent le quotidien si dur à vivre.

A pas comptés, une mère en coiffe guide son enfant par la main tandis que l'aîné fait tourner sa toupie sabot sur la glace.

- Va quérir le père, qu'est pris à jouer, qu'y garde l'œil sur ton frère !

Le calot enfoncé sur ses oreilles rougies par le froid piquant, le petit gaillard râblé abandonne sa toupie, donne un coup de lame puis s'élançe. Agile, il fait un écart brusque pour éviter le palet de granite qui file en sifflant sur la glace. Les joueurs suivent la pierre du regard, tendus en avant comme pour la faire glisser plus loin, encore plus loin, puis poussent des cris de joie en se tapant dans le dos quand le palet atteint la mire.

- Pousse-toi donc, le minot, et essuie ta morve.
- C'est pour le p'tiot, la mère a dit, faut l'avoir à l'œil, dit l'enfant en se torchant le nez d'un revers de manche.

Le petit mouflet, deux ans à peine, glisse à quelques mètres, enfoncé dans une coque de bois d'où le bonnet rond émerge à peine. Armé de deux bâtons, il fait progresser à reculons sa luge de fortune et rit, rit, rit...

Mais là-haut, sur le promontoire de neige, une silhouette sombre regarde. Cachée dans les branches noires et les buissons épineux, l'ombre semble épier. Devant elle, deux corneilles immobiles, perchées sur une longue branche dénudée telles deux sentinelles. Un vent sec et coupant siffle dans les grands arbres dont l'entrelacs de branches cassantes se déploie comme les fils d'une toile zébrant le ciel.

C'est grand-peine pour lui de toujours se cacher, d'être le vil, exclu de tout et toujours raillé, d'être « le Diable au trébuchet ». Il a les pieds gelés dans ses galoches, remonte ses braies, les maintient en renouant deux fois autour de sa taille la lanière de toile usée jusqu'à la corde, rabaisse le capuchon de sa pèlerine, tente d'oublier qu'il a froid et faim. Trente ans peut-être, à peine plus vieux, mais ses années de vie pèsent lourd, et celles à venir le plongent dans le désespoir. La misère, la solitude, la haine que lui voue le village, depuis toujours, la mère qui geint, ou qui crie, les nuits près d'elle sur leur paillasse pisseuse, le sale, l'ennui...

Ombre immobile, il reste là, à regarder, écouter et les envier. Puis il émerge du fourré, marche lentement vers le logis en torchis et, d'un coup d'épaule, bascule la lourde porte ; la salle est basse, sombre, les fagots d'épines peinent à prendre dans la cheminée et dégagent une fumée âcre qui, au fil des années, poisse les murs qu'il colmate en vain de terre et de paille.

- T'as les zoiaux ?
- Nenni, je prépare l'attrapoire.

Vieille forme noire, tassée sur son trépied qui a perdu un pied, la mère se balance d'arrière en avant en touillant le gruau qui cuit dans la marmite accrochée dans l'âtre. Elle souffle sur les brindilles, pour faire repartir la flamme, tousse, s'étouffe, se plaint « ô misère », parle du brouet aux herbes qu'elle va préparer, puis supplie la Sainte Mère de lui venir en aide.

Il ressort en traînant la lourde planche de bois jusqu'au promontoire, devant la maison. A coups de pierre, il enfonce un bâton dans la neige dure comme du roc, puis pose sa trappe en équilibre instable pour qu'elle puisse s'abattre à tout moment. Un piège à oiseaux.

Ils sont tous là, merles, pies, fauvettes, grives, aussi faméliques que lui, attirées par l'habitat humain où ils espèrent trouver pitance et picorent en vain la croûte de neige.

Il sort de sa giberne quelques miettes d'un vieux pain rassis, les glisse sous la planche. Puis il noue une corde autour du bâton et la tire jusqu'à la petite lucarne de la mesure, derrière laquelle il va prendre le guet. Lorsque les oiseaux s'aventureront sous la planche, il tirera la corde d'un coup sec et le piège s'abattra sur eux. Comme le jugement dernier qui, un jour, s'abattra sur les créatures terrestres : le vieux curé l'avait

prédit en chaire, un dimanche à l'église, il n'y était jamais retourné. Mais depuis, il attendait secrètement ce jour d'Apocalypse.

La lucarne est basse : à genoux sur la terre battue, la corde serrée dans sa main, il observe et attend. « Le diable au trébuchet », il l'a si souvent entendu, crié à son passage lorsqu'il s'aventure au bourg. « Le diable qui attrape les âmes », qui fait fuir les enfants, effrayés dès qu'ils le croisent. Il attend la brune pour aller puiser l'eau au puits près de l'église : le jour, il prend trop de risques, de cailloux sur la tête, de crottins de cheval dans les cheveux. Il a vite appris à se protéger des moqueries, sobriquets, insultes qui font trop mal. Il a appris à être seul.

Il est né bas-de-fesse, comme on dit par chez eux, et boiteux. Sa mère n'était pas bien belle non plus, elle avait elle aussi vite compris qu'il lui fallait éviter les fêtes, les noces, qu'elle y restait à l'écart, et malheureuse. Alors le soir où, rentrant d'un champ où elle avait été glaner quelques épis, un grand gaillard aviné l'avait culbutée dans le fossé, elle en avait été presque heureuse. Elle mit plus de six mois à comprendre qu'elle était grosse, et, de toute façon, elle n'avait pas reconnu l'homme. Alors...

Alors elle avait quitté le village, était montée au promontoire, s'était réfugiée dans cette pauvre vieille chaumière où il est né, une jambe plus courte que l'autre, où ils survivent de maraudes et de rapines. Peste soit de cette vie de gueux.

- Quand c'est qu'ça vient, Pieter ?

Elle touille et grommelle, impatiente de plumer, vider puis jeter les volatiles dans le bouillon brûlant. Ce soir, ils ripailleront.

C'est long, il a mal aux genoux. Là-bas il aperçoit deux gueuses, robes noires et tabliers blancs, qui s'aventurent peureusement sur la rivière en se tenant à une barque prisonnière de la glace ; il entend leurs rires cristallins de petites vierges effarouchées. Plus loin, des gars leur font des signes. Une fille, il n'en a jamais connue ; il ne sait même pas l'odeur que ça a, c'est ce qui lui manque le plus. Sinon...

Inconscients, deux oiseaux se laissent attirer par le leurre et avancent vers le piège comme on va vers la mort. Deux, il en voudrait bien trois ou quatre. Attendre encore ? Tirer la corde ?

Il lève les yeux : tout près de la rive, un petit dans sa coque de bois pousse sur ses deux bâtons, glisse et se dirige droit vers un trou rond, noir, menaçant, un trou béant dans la glace. Il lâche la corde, crie « non ! », se précipite dehors et dévale la pente en hurlant « le mouflet, le mouflet ! » Il n'a pas atteint la rive que la coque bascule, se renverse, se retourne, et il choit de tout son long sur la glace.

Une clameur ! Le cri strident de la mère ! A quatre pattes, il tente de se relever, voit la coque à l'envers flotter sur le trou d'eau, sent les premiers coups de patins et de crosses sur ses jambes, son ventre, sa tête.

- C'est lui ! Le fils à la sorcière ! A mort le Diable !

Encerclé, il ne voit plus rien, que cette masse de jambes noires qui le pressent, le cognent, le roulent, le poussent vers le trou. Le sang coule et l'aveugle, mais quand sa tête bascule en avant, il sent l'eau, froide mais si douce, qui l'enveloppe et l'accueille. Il s'y laisse plonger, puis couler lentement. L'ombre sombre. Il est bien, c'est fini...

Tout est paisible en cette fin de journée de 1565. Un corbeau noir luisant, haut perché, immobile, a tout observé en silence. Le trébuchet est toujours là, la planche n'est pas tombée, deux grives picorent tranquillement les quelques miettes de pain.

D'après Le Trébuchet, Pieter Brueghel L'Ancien. 1565, Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts.

LE MOT DE L'AUTRICE

Serait-ce l'entrée dans la vieillesse qui m'a soudain offert la liberté et la magie de l'écriture ? J'avais toujours écrit, et jamais rien écrit. Hormis des ouvrages techniques professionnels. J'ai découvert Aleph il y a deux ans, les ateliers et Annette Targowla, une porte s'est entrouverte, et tout ce qui sommeillait depuis plus de 70 ans s'est fauilé, comme par vagues successives, cherchant et trouvant sa place dans tous les petits interstices d'un quotidien toujours bien occupé professionnellement. Tout ce que j'avais l'habitude de voir, entendre, ressentir depuis si longtemps a pris une intensité que je ne connaissais pas et comme impétueusement demandé à être mis en mots. C'est comme cela je crois que cette magnifique scène de Brueghel s'est animée, a pris vie comme si elle sortait de son cadre, et m'a entraînée dans ce magnifique bonheur d'écrire

Catherine Colo





7 – JEANNETTE

Sylvie BAILLE

M'bé Kouen se trouve à quelques encablures de Nouméa. Cet îlot corallien est couvert de sable et de maigres buissons. A quatre-vingt-cinq ans, je suis comme eux, racornie par les vents âpres et brûlants. J'aime cet endroit. Je m'y sens bien, sans doute à cause de mes souvenirs d'enfance et de l'eau turquoise. Cette couleur m'apaise. Je m'absente régulièrement de l'hospice pour m'évader sur la plage. Les vagues lèchent mes pieds, puis mes jambes. Le froid par moment me saisit et me réveille. Je me retrouve alors, dans cette chambre que je trouve hostile. Il viendra un jour où je ne sentirai plus la fraîcheur de l'eau, et la marée montante m'engloutira, comme l'oubli engloutit ma mémoire.

Je suis souvent incapable de me rappeler ce qui s'est passé une seconde plus tôt, mais parfois, je me souviens de l'époque où j'étais gamine. Avec l'arrivée des premières chaleurs s'ouvrait la saison de la pêche à la traîne. Mon père m'y emmenait fréquemment. Ma panoplie de jeu, c'était les bobines de fils, les pochettes d'émérillons et d'agrafes en inox, les hameçons de toutes sortes. Mes poupées, c'était les leurres. J'habillais leurs jupes de plumes ou de filaments en nylon pour cacher leur crochet meurtrier.

J'y fixais parfois une amorce en forme de petit poisson. Ce qui me fascinait le plus dans les appâts, c'était leurs têtes cylindriques décorées d'un œil. Leur regard était vide comme voilé, au milieu des gaffes et des dégorgeoirs. Tandis que nous voguions vers le large, je scrutais la surface de l'eau à la recherche d'un banc d'exocets. Je guettais leurs envolées éphémères, en gerbes argentées, au-dessus des flots. Les daurades coryphènes en sont friandes, elles les suivent à faible profondeur. Quand je les repérais, mon père calait sa canne à l'arrière de l'embarcation. Le leurre ondulait au bout de la ligne comme un poisson en fuite. J'attendais avec impatience, le moment où les stridulations du moulinet retentiraient, car mon père me confierait les commandes après avoir ralenti et positionné le bateau confort à la vague. J'étais heureuse. Je me sentais forte. Tandis qu'il capturait la daurade et lui piquait la tête avec la gaffe, j'avais la responsabilité du pilotage. Je ne me rappelle que ça.

Aujourd'hui, je ne pilote plus rien, pas même mon existence. Elle m'échappe. A l'hospice, on décide de tout pour moi. Je crois que c'est à cause de mes crises d'amnésie ; elles me tuent à petit feu. Je n'ai pas peur de la mort. J'ai peur d'oublier la vie. De devenir une inconnue à moi-même. Je fouille à tâtons dans ma mémoire sans trouver ce que je

cherche. Je poursuis des images fuyantes sans jamais réussir à les saisir. Ma tête se transforme en cimetière. Mes souvenirs sont ensevelis sous des tombes anonymes. Je déambule au milieu des allées sans rien reconnaître. Sur les stèles, il n'y a ni épitaphes ni plaques funéraires. Il n'y a pas de photos, non plus. L'oubli emporte les noms et aussi les visages. C'est un vrai fossoyeur. Ses pas sont toujours silencieux. Ils me terrorisent.

J'ai consigné tous mes souvenirs dans un cahier d'écolier à lignes Seyes, et une marge à gauche délimité par un trait rouge. Je passe souvent mon doigt dessus comme si je traçais un sillon dans le sable. Après notre coup de pêche, nous accostions de coutume sur l'îlot M'Bé Kouen. Nous en avons fait un rituel. C'est sans doute pour ça que j'ai gardé cet endroit en mémoire. Pendant que mon père rangeait les lignes, je jouais avec la nature. C'est fou comme un petit rien amuse les enfants. Un coquillage, une menue branche, quelques feuilles de pourpier sauvage, et la réalité s'efface devant l'imaginaire. Quand je consulte mon cahier, je découvre des choses que je ne me rappelle pas. J'ai la sensation étrange qu'il s'agit de la vie d'une autre personne. Bientôt, je ne saurai peut-être plus lire. Je divaguerai dans la brume comme un fantôme. Je suis presque morte. Je m'accroche désespérément à ce cahier qui est mon ultime lien avec l'existence.

Il y a un passage à propos de mon fiancé. Je suis retournée sur l'îlot de mon enfance beaucoup plus tard, avec lui. C'est là qu'il m'a demandé en mariage. J'ai cru qu'on vivrait toujours ensemble, mais je suis toute seule. Où est mon mari ? pourquoi est-il absent ? lui est-il arrivé quelque chose ? peut-être qu'il est à M'Bé Kouen ? c'est sans doute pour cette raison que j'y vais si souvent. Je l'attends sur la plage, assise, les pieds dans l'eau. Elle est tiède et je m'y sens bien. Les pages suivantes ont été déchirées puis recollées dans le désordre. Tout est sens dessus dessous. Mes pensées sont pareilles.

Certains jours mon esprit est moins embrouillé. J'en profite pour classer mes notes. Je veux laisser une trace écrite de ma vie avant que je ne sombre dans le néant. Comme ça, j'existerai encore quelque part. Dans ce cahier d'écolier. Je dois faire vite, car je risque d'oublier de le faire. J'oublie le passé, et perds la mémoire du futur. Je suis prisonnière du présent. Son étau se resserre sur moi, il va comprimer ma conscience jusqu'à ce qu'elle ne devienne plus qu'un point égaré au milieu de nulle part. Un moment viendra où mes pieds baigneront en permanence dans la même vague.

Un article du journal est collé sur une page. Il raconte qu'un homme est mort en pleine mer. Ce soir-là, un violent grain a surpris un couple de navigateurs. Le vent a frappé le bateau si fort que le pilote est tombé à l'eau et a dérivé, emporté par le courant. Sa femme a passé la nuit à l'attendre sur l'îlot M'Bé Kouen. La police maritime l'a récupérée au petit

matin. Elle était assise sur la plage et tenait dans la main une gaffe couverte de sang. Elle s'appelait Jeannette.

L'infirmière trouve que je m'absente de plus en plus longtemps. La solitude me fait peur. L'incompréhension aussi. Quand je lui demande des nouvelles de mon mari, elle me répond toujours la même chose : « vous parlez de lui dans votre cahier ». Elle l'ouvre et je lis que je ne suis jamais retournée sur l'îlot... Comment s'appelle -t-il déjà ? Je n'y ai pas remis les pieds à cause d'un mort. Le corps d'un homme gisait sur le rivage. Autour de sa tête, le sable était rouge. Du sang avait coloré le fond d'un sillon rectiligne creusé par un doigt. Assise sur la plage, les jambes dans l'eau, une femme attendait. Elle était là depuis si longtemps qu'elle ne sentait plus la fraîcheur des vagues. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Après, les pages de mon cahier sont blanches.

LE MOT DE L'AUTRICE

Mon engagement dans une association m'a conduit à mener un travail de réflexion sur la vieillesse, la maladie et la mort. Chaque semaine, je rends visite à des personnes âgées hébergées dans un Ehpad. En tant qu'auteur, je tiens à porter un témoignage littéraire sur leur vie dans ce qu'elle revêt de souffrances. J'ai écrit plusieurs histoires fictives et dans chacune d'elles je développe une question ; celle de la maladie d'Alzheimer dans Jeannette où j'explore les ressentis du personnage.

Je tends vers la passion avec l'écriture. J'ai publié deux romans, Swing à Lifou et Qui a tué Hnaéla-Rose ? J'ai contribué à un recueil de poésie, Graines de corail. Curieusement, je n'avais jamais écrit de nouvelles auparavant. Jeannette a été ma première.

Je suis membre de l'Association des Écrivains de la Nouvelle-Calédonie, de la Maison du Livre de la Nouvelle-Calédonie et secrétaire de l'association Écrire En Océanie.

Sylvie BAILLE





8 – LA DAME DU LAC

Jean-Marie CUVILLIERS

Elle se tient derrière lui. Lui est face au miroir, penché sur la faïence, dos puissant, épaules épaisses, poils drus jusqu'aux reins, jusqu'à la serviette qui couvre ses fesses. Elle le regarde. De petites varices courent des genoux jusqu'aux mollets. Il porte des mules de soie prune. Il a posé ses paumes bien à plat de part et d'autre du lavabo. Il hésite. Elle l'a suivi jusqu'au cabinet de toilette, s'est tenue dans l'embrasement de la porte.

Il se redresse et la regarde. La lumière venue du petit salon joue du lin de sa robe. Quand ils sont rentrés, elle a posé son manteau sur une chaise et maintenant elle est là, appuyée au chambranle, bras relevés, mains jointes sous la nuque. Il la désire. Elle s'étire et le tissu la fait plus belle encore. Mais elle ne vient pas à lui. Elle dit – Allez ! Allez. – et frappe dans ses mains comme pour l'encourager. – Tu l'as promis. – Elle sourit, dépose un baiser sur le bout de ses doigts, le lui envoie d'un souffle. – Je te laisse, dit-elle.

Elle a tiré doucement la porte derrière elle. Il l'entend. Elle est dans le salon. Elle chante. Un air qui parle d'amours et de trahisons.

Cela fait trois jours qu'il l'a rencontrée, trois jours d'une cour sage, très sage, dans laquelle il ne s'est pas reconnu mais qu'il conduira à terme, ce soir, ici, à côté, dans la chambre de cet hôtel. Ce matin il a appelé sa femme, dit qu'il ne rentrerait pas, qu'on l'avait retenu à Genève. A la réception il a demandé à garder la chambre un jour de plus, deux peut-être, puis, revenant sur ses pas – Avez-vous une chambre avec salon ?

A midi il l'avait retrouvée sur l'esplanade du Palais des Congrès. Quand elle l'avait aperçu, elle s'était détachée du petit groupe bruyant d'hommes et de femmes encombrés de leurs instruments. – Tu vas bien ? – avait-elle demandé, souriante, joyeuse, prenant son bras, l'entraînant déjà vers les jardins en terrasses. Il s'était avancé pour l'embrasser mais elle, avec un petit rire, avait détourné prestement le visage, écarté sa joue du baiser qu'il lui destinait. Comme la veille il était agacé de ce refus, ne la comprenait pas, ne la comprenait pas, elle qui prenait son bras, sa main, réglait son pas sur le sien et qui, tout à l'heure, poserait sa tête sur son épaule.

Ils allèrent déjeuner. Sans se concerter ils entrèrent dans le même bistrot que la veille, prirent la même table. En vérité c'était elle qui décidait, choisissait, le précédait, balayait ses hésitations d'une petite poussée, d'une pichenette sur le coude. C'était elle aussi qui était venue à lui le premier jour. Elle lui avait demandé où se trouvait la salle de répétitions ; elle semblait en retard. Comme il connaissait les lieux il

l'avait guidée dans la courbure circulaire, avait poussé la porte capitonnée. – A tout à l'heure, peut-être ? – avait-elle dit. Il avait séché son colloque, l'avait attendue. Et depuis trois jours, dans les après-midis clairs, ils couraient les galeries, flânaient dans les parcs, s'asseyaient sur un banc et regardaient le lac. Elle disait ses passions pour des peintres flamands qu'il ne connaissait pas, disait le bonheur de chanter Monteverdi, racontait les douceurs de Prague, les Palais, les places de Florence. Et le temps pour lui s'arrêtait dans la douceur de sa présence, les couleurs de sa voix, les frémissements de sa robe, les frôlements de sa main. A six heures elle demandait à rentrer. Ils se quittaient à l'entrée du parc, sans qu'il sache où elle se rendait, sur un au revoir, comme cela, mains longuement tenues serrées, sur la promesse d'un autre après-midi.

Après le dessert il s'était redressé par-dessus la table, appuyé sur les coudes, et il avait tendu ses lèvres vers les siennes en quête d'un baiser. Elle avait souri mais lui avait posé les doigts sur la bouche, la repoussant doucement. – Non ? – avait-il demandé. – Non. – avait-elle répondu. Il était resté ainsi un moment, suspendu au-dessus des assiettes, les yeux clos, attendant un revirement qui ne vint pas. Alors il s'était rassis, sourire mince, et elle, douce, avait posé sa main sur la sienne, la couvrant comme on couvre un oiseau blessé. Plus tard il lui demanda la raison de son refus. Ils longeaient la jetée, se tenaient par la main, doigts entrelacés, paumes chaudes, attentifs à éviter les flaques. Elle s'arrêta, le retint, lui fit face, et dit, posant un long doigt sur la lèvre de crin. – Je n'aime pas les moustaches. Pas du tout. – Elle avait dit cela avec une gravité étrange, les yeux rivés aux siens. Et lui restait muet, était perdu, pantois. Déjà, elle l'entraînait vers le quai, les bateaux, inclinait la tête sur son épaule.

- Et si je la rasais ? demanda-t-il.
- Tu ferais cela ?

Il sentait la pression sur son bras, plus précise.

- Oui... Ce soir.

Autrefois, aux matins, il passait son index sur sa moustache, la caressait, la flattait, doucement, de bas en haut, de la commissure droite à la commissure gauche, par douces et lentes touches, en appuyant à peine, juste pour éprouver le coussinet rêche et soyeux, sans le quitter des yeux, pour juger de l'effet. Puis il approchait son visage du miroir, tout près, plus près encore, pour mieux voir, pour passer l'inspection, comme il disait, pour s'assurer du bel ordonnancement. Il en connaissait chaque brin, ou presque. Parfois, du bout de quatre doigts, il tapotait la brosse familière, jugeait son volume, éprouvait son élasticité, son moelleux, sa souplesse. C'est cela qu'il faisait chaque matin ; c'est à elle qu'allaient ses premiers regards ; à cette moustache aimée. Il ouvrait ensuite l'étui de cuir contenant ses outils retenus par de petits liens élastiques, le peigne de corne, la brosse aux soies de porc, les ciseaux effilés, avec leurs anneaux dorés, et le rasoir, lame nichée dans le manche d'ivoire. D'abord il peignait, avec soin, engageait les dents du peigne avec

délicatesse, en évitant, dès le premier passage, d'aller au fond, de toucher la lèvre. Dans un premier temps la moustache résistait. Dans la nuit elle avait pris ses aises, laissé faire les poils qui s'étaient emmêlés, enchevêtrés en une pileuse anarchie, s'étaient feutrés. Mais il prenait son temps, ne brusquait rien, s'interrompait aux résistances qu'elle lui opposait, aux petits tiraillements qu'elle manifestait et lui recommençait, plus doucement encore, sans à-coups, attentif, précautionneux. Aussi, sous le travail du peigne, elle rechignait moins, se faisait docile et, peu à peu, se soumettait. Alors venait la brosse et, sous ses caresses, la voilè qui se gonflait, s'épanouissait, prenait son volume, se faisait agréable, douce, et c'était bon. Cela c'était hier encore, puis encore ce matin.

Quand la voix s'est tue, il y a un instant, il a interrompu sa tâche, l'oreille aux aguets et l'a imaginée, penchée sur le guéridon. Il l'a imaginée occupée à choisir un feuillet parmi ceux qu'elle tient serrés dans son maroquin. Et c'est bien cela qui l'occupait car voici que maintenant sa voix s'élève de nouveau. Elle a choisi Bizet ; elle est Carmen. Tout à l'heure il s'approchera d'elle, sans bruit. Elle se tiendra devant la baie vitrée le regard perdu sur les rives du Léman. Elle devinera qu'il est là mais ne se retournera pas, ne posera pas de questions, ne demandera pas s'il l'a fait. Elle attendra seulement. Quand il sera près d'elle, dans l'aire de son parfum, il posera doucement ses mains sur ses épaules nues, soulignera les bretelles de satin brodé. Elle ne bougera pas, ne tressaillira pas, mais, après un moment, inclinera lentement la tête sur le côté et, de ses longs doigts, ramènera ses cheveux derrière son oreille. Ce sera comme une invite. Alors, à la naissance du cou il posera ses lèvres et tout sera bien.

Il taille. Les lames attaquent. En cliquetant, en crissant, elles mordent dans le chiendent, le dévorent, le ravagent. Par petites touffes les poils pleuvent. Blonds, gris et roux mêlés ils s'éparpillent sur la porcelaine immaculée et glissent vers la bonde. Il en est de raides, de coriaces, il en est de souples, parfois simples duvets. Il en est de longs, de courts, de dociles et de rebelles ; il en est de bravaches, de paradeurs, et de discrets jusqu'alors nichés, tapis, cachés parmi la multitude. Mais tous, en débandade, ici, succombent et tombent et ne sont plus rien. Et bientôt, sur la lèvre dévastée, ne subsistent plus, qu'ici et là, sous les ailes du nez, dans le sillon labial que quelques mèches noiraudes, misérables broussailles de ronces échappées à l'incendie d'une friche. Alors il déplie le rasoir, fait place nette, achève l'ouvrage. Et la voix maintenant, à côté, enfle, flambe et prévient que l'amour est un oiseau rebelle. Et lui contemple sa nouvelle bouche, la lèvre maintenant vierge sous le nez, les narines larges, ouvertes, sombres. Il reste un long moment ainsi à contempler sa face. Au salon elle s'est tue. A plusieurs reprises, il applique un mouchoir de papier sur une perle de sang, s'assure qu'elle s'amenuise, s'épuise et disparaît. La peau a perdu de la rougeur qu'elle avait prise sous l'acier. Il la soigne encore, passe un onguent à la senteur de sauge. Puis, dans le creux de sa paume il recueille de l'eau et, méticuleusement, voulant effacer les derniers vestiges de ses moustaches, la fait couler sur les parois de faïence. Il est prêt, a passé un peignoir de soie. Il sort sans

bruit, va au salon. Elle n'a pas allumé. Il est là, dans la pénombre, incertain et cherche sa silhouette. La brise venue du lac enfle les rideaux de tulle et fait courir des ombres aux murs. Il chuchote son prénom mais elle ne répond pas. Il la pense endormie et va au canapé, se penche par-dessus le dossier de velours et ne la trouve pas. Il aurait aimé pourtant la trouver endormie. Il se serait agenouillé près d'elle et, dans la clarté pâle, aurait contemplé son visage, guetté ses frémissements. Il l'aurait désirée ainsi, abandonnée, prometteuse. Doucement il l'aurait réveillée. Mais elle n'est pas là. Elle n'est pas au salon. Le manteau n'est pas sur la chaise. Elle n'est pas au balcon. Elle n'est pas dans la chambre. Elle a laissé sur l'oreiller un mot, un billet, un adieu – Ciao.

Dans le brouhaha du vernissage elle glisse parmi les îlots bavards et prétentieux. Elle glisse, observe, fait son petit marché. Elle glisse et cherche une proie et c'est à l'écart de la foule qu'elle la trouve. C'est un petit homme vêtu comme un rapin, perdu dans la contemplation d'une toile, insensible au tumulte. Entre son pouce et son index il roule l'extrémité d'une superbe moustache, d'une formidable moustache, d'une moustache impériale, orgueilleuse, insolente, bichonnée, cirée, blanche et juste roussie de tabac. Elle s'approche, laisse tomber son maroquin, fait – Ho ! – Il le ramasse, le lui tend, voit ses yeux de braise, bredouille ; il est sous le charme. Dans trois jours, quatre au plus, il sera glabre.

LE MOT DE L'AUTEUR

La Dame du Lac n'est pas une comédie, une farce, au sens théâtral du terme. Une tragédie, ce serait trop dire sauf que, sauf que, La Dame du Lac inflige bien à l'homme une forme de mutilation, certes temporaire, mais une mutilation symbolique, une mutilation de l'égo, une perte.

J'ai aimé, dans la description de la suppression de la moustache, travailler le texte comme si nous étions, lecteur, penché aussi sur le lavabo, au plus près du miroir, attentif à la tâche, entendant le cliquetis des lames, ressentant sur la peau l'effet du rasoir, témoin de la disparition de la chose.

De la Dame on ne saura rien. Délibérément. Elle apparaît, disparaît, puis réapparaît pour satisfaire, semble-t-il, une nouvelle compulsion. Libre à chacun d'en supposer les origines. Du moment où elle feint s'être perdue dans l'auditorium, à celui où elle laisse choir son maroquin, on ne saura rien des ressorts qui la font agir. Le bref – Je n'aime pas les moustaches – n'explique rien. De lui avoir fait chanter Carmen alors que l'homme se rase me semblait pimenter l'attente, ajouter une pointe d'érotisme à la scène. L'homme manie le rasoir, à côté l'on se prépare aussi. Pour clore, je me suis bien amusé à l'écrire, et espère n'avoir rasé personne.

Jean-Marie Cuvilliers





9 - VIPÈRES AU POINT

Nadège HERRYGERS

Au premier regard, Antoine sut que Philippe serait l'homme de la situation. Afin de tester la persévérance de ses candidats, il leur fixait via internet un rendez-vous à une terrasse de café auquel il arrivait avec un retard considérable. Malgré l'attente prolongée, Philippe témoignait d'un flegme exemplaire. Avant qu'Antoine ne se présente, le photographe devina aussitôt le but de la rencontre.

- Vous souhaitez sans doute des vues de plantes et d'animaux ? Antoine fut épaté par la question. L'écusson de naturaliste cousu sur son sac de toile qu'il portait en bandoulière se remarquait à peine. Patience et perspicacité, les deux qualités qu'il recherchait pour son affaire.
- Tout à fait, répondit-il, j'aimerais que vous m'immortalisiez le site aux sources de l'Aisne, avant sa disparition.

La passion de ce trapu quarantenaire pour l'environnement naquit des heures heureuses à dévaler les terrils de sa région natale et à observer le bal des piérides contrastant sur le noir charbon. Tout naturellement, sa carrière s'orienta dans ce domaine et, les week-ends, il partageait son émerveillement et son érudition en tant que guide dans le parc naturel régional de la Montagne de Reims, sa ville d'adoption.

- Oui, j'ai eu écho de ce projet de construction.

Antoine lui expliqua sa démarche : conserver les traces des lieux naturels voués à disparaître. En effet, depuis plusieurs mois, Patrick R., un riche promoteur avait vue sur l'endroit, dans le but d'ériger un méga-complexe par lequel il arguait palier à la crise des logements sociaux, redynamiser le commerce local, défendre la culture et développer des technologies à la pointe du progrès. Dans le langage commun, il s'agissait de logements de standing aux prix faramineux, d'un hypermarché, d'un cinéma multiplexe dédié aux blockbusters américains et d'un fast-food entièrement robotisé. Ce vaste dessein fut présenté par une aguichante chargée de marketing aux politiques régionaux réunis autour d'une table sur laquelle trônait une maquette et sous laquelle circulaient des enveloppes.

Plusieurs protestations s'élevèrent : tout d'abord, les amoureux de l'Argonne qui tentaient en vain depuis des décennies de faire classer leur patrimoine forestier ; ensuite, les agriculteurs bios soucieux de préserver des terres pour l'alimentation locale ; enfin les passionnés d'histoire qui

voulaient garantir le souvenir des poilus tombés au front céans. Mais ces vagues de protestations furent balayées d'un revers de la main : les bois n'attiraient pas le tourisme de masse, le blé chinois coûtait moins cher que le français ; quant aux lieux commémoratifs, ceux de la Grande guerre attiraient bien moins que ceux de la seconde. Bref, il n'était pas concevable que des champignons, quelques épis et une poignée de morts entravent la modernité !

Philippe s'engagea à fournir à Antoine des clichés en vue de conserver la mémoire de ce coin de verdure. Armé de son Nikon Reflex, le photographe s'apprêtait à capturer de multiples prises, dès l'aube où perle la rosée sur les toiles des épeires jusqu'à l'heure entre chien et loup où la lumière rasante mordore les épis folâtres des graminées. Blotti contre la douce mousse des troncs, il immortalisa le ballet de deux écureuils roux autour des branches d'un chêne tricentenaire. Dans les rais de lumière tracés par la cime des pins, il saisit la silhouette d'un tiercelet prêt à fondre sur une proie. Au travers les reflets argentés de l'étang, il fixa le dessin des dos de carpes ondoyant à la surface. Vers midi passa soudain au pied d'un monticule de branches mortes de hêtre un éclair argenté. Philippe appuya juste à temps sur le déclencheur.

Le soir même, attisé par la curiosité, il procéda sur l'écran de son ordinateur à un agrandissement du cliché pour élucider le mystère. Il pensa dans un premier temps à un orvet mais les écailles noires en zigzag présumaient une autre espèce. Il envoya la photo à Antoine qui lui révéla qu'il s'agissait d'une vipère péliade, historiquement largement répandue dans le Grand Est mais actuellement protégée car en voie d'extinction, ne comptant plus qu'une vingtaine de populations composées d'une poignée d'individus.

Fier de sa découverte, Philippe la partagea sur les réseaux sociaux et déclencha une levée de boucliers de militants écologistes, réclamant le classement du site. Patrick, le promoteur, qui, dans la certitude d'une autorisation orale, attendait le document officiel, minimisa cette nouvelle attaque. Dans un premier temps, les amoureux de la nature cherchèrent un compromis en proposant en échange un ancien site industriel désaffecté. Mais Patrick n'en démordait pas. Stratégiquement, ce lieu précis l'intéressait car il pouvait en pomper l'eau des sources et la redistribuer dans les logements avec une belle marge bénéficiaire. Il ne daigna donc pas même répondre à ces bobos qui ne comprenaient rien aux rutilants rouages de la belle machine capitaliste.

Dans un second temps, le front émeraude se durcit quand entrèrent dans la danse des associations herpétologiques reconnues, puis des groupes de pression nationaux et, enfin, des lobbys mondiaux. Patrick prit une teinte verte à son tour – mais d'effroi – quand les autorités lui annoncèrent le refus de permis.

- Tout ça à cause de ces sales bêtes ! Le serpent, c'est vraiment l'animal du Mal, éructa le promoteur furibard.

Quelques jours plus tard, à l'abri des regards, Antoine se rendit sur le fameux terrain, une petite cage à la main.

- Sssimon, Sissssi, siffla-t-il, par iccci !
Deux vipères surgirent d'un tas de bois mort en direction du guide.
- Ça s'est bien passé, mes princesses ? Encore un à qui on a fait avaler des couleuvres !
Il sourit de son jeu de mots en recouvrant la cage d'un essuie sombre.
- Allez, on refait le coup dans un mois en Lorraine où une porcherie industrielle veut s'implanter aux abords d'une source, puis je vous ramène chez vous, dans le bois de Givet.

Antoine n'était pas fier de ce genre de procédé. Mais quand les hommes se rendront compte des conséquences de leur société tout-au-béton, il serait peut-être déjà trop tard.

LE MOT DE L'AUTRICE

Au travers de mes histoires, que ce soit pour le cinéma ou dans des nouvelles, j'aime parler de ce qui m'anime au quotidien : l'engagement citoyen pour des causes sociales et environnementales. Une petite goutte d'encre... mais qui participe à un vaste océan !

Nadège Herrygers





10 - MAIS OÙ EST PASSÉE EZRULE ?

Christine REVUZ

La boule de terre est pourtant bien au centre, mais rien n'y fait : dès que le tour est lancé, dès que les mains tentent de conduire l'argile vers le haut, il sent que ça ne monte pas bien. Que la terre le mène plus qu'il ne la mène,

Cela fait trois fois qu'il recommence, inspire largement pour se recentrer, trois fois que la terre lui échappe.

Il laisse tomber les mains sur les cuisses, jette par la fenêtre un regard aux arbrisseaux qui masquent la rivière, au ciel, au-dessus, qui prépare la pluie. Les pots à choucroute déjà secs, alignés sur la table, attendent d'être émaillés. Il va pour attraper le bac d'émail, heurte le pied de la table, provoque une éclaboussure. Il recule, s'appuie au mur. A quoi bon insister, il ne fera rien de valable aujourd'hui.

Tournant le dos à l'atelier qui occupe la seule pièce à peu près en état de l'ancien moulin, il retourne vers la baraque. Rien n'a bougé depuis son dernier aller-retour. Il le sait, mais il vérifie quand même, fidèle à son habitude de chercher obstinément un objet égaré là où il devrait être, sourd à l'évidence que, justement, il n'y est pas.

Il ne va pas jusqu'à la porte. L'évidence, cette fois, fraie son chemin de désarroi et de douleur : Ezrule n'est pas là. Elle est partie, c'est habituel, faire un marché, mais elle n'est pas revenue. Ezrule a disparu.

Il s'assied sur une souche, en bordure du chemin qui mène à la route, là où devrait être la camionnette. Rien n'est à sa place ce matin. Ses idées non plus. Elles se perdent, à peine ébauchées, comme un ruisseau à l'étiage. Comment irait-il au village et pour demander quelle aide, lui qui n'y met jamais les pieds ? Qui pourrait-il appeler, et avec quel appareil, lui qui se targue de vivre sans « tout ce bazar » ? Sans le bazar, mais pas sans Ezrule. Il ne va pas la réclamer à la gendarmerie. Quels droits a-t-il sur ce feu follet ? On croira qu'il veut récupérer sa voiture. On se moquera de ses jambes courtes, de son torse trop large, de sa tignasse feutrée à force d'être serrée, d'une couleur indécise, bonne à tailler avec les outils - les forces- des éleveurs de moutons. On hochera la tête, jugeant qu'on pouvait s'y attendre, qu'un jour ou l'autre, Ezrule jouerait la fille de l'air. L'air... A vrai dire, oui, il s'y attendait. Depuis le début.

Il la tenait dans ses bras, grande et si fine qu'elle semblait insaisissable. Elle avait dit qu'elle s'installait, posé son sac près de la porte, une question dans les yeux. Ils avaient marché le long de l'Aire, enjambant les racines et les troncs pourris, glissant sur la mousse. Il avait dit, dans son cou : tu es Ezrule, nous sommes au confluent. Et une vibration inconnue avait ébranlé sa poitrine, ouvrant des fissures dans sa

placidité terrienne. Elle s'était dégagée, un peu brusquement peut-être, et avait lancé en riant : Confluent, tu ne manques pas d'air !

Il n'avait pas relevé. Le jeu de mot était facile. C'était plus grand que les mots ce qui chavirait en lui, et il n'en avait pas pour lui demander... Lui demander quoi d'ailleurs ? Elle avait posé son sac, vendait les pots sur les marchés, rapportait quelques nouvelles du monde, de préférence tournées à la rigolade. Il ne comprenait pas d'où lui venait cette légèreté et craignait, sans se le dire, qu'un coup de vent l'emporte ailleurs.

Un coup de vent ou...

Il y a quelques semaines elle était revenue, très animée, flanquée d'un jeune homme muni d'un porte documents. Ils étaient sortis de la voiture, elle avec ses sautilllements d'oiseau, lui dans une lenteur affectée.

Au bruit de la voiture, il s'était approché de la porte de l'atelier, mais l'intrusion l'avait fait regagner sa place, derrière le tour. Des bribes de phrase étaient venues jusqu'à lui : le moulin des coquins, non à coquins (sur un ton sentencieux), un rire, mais non c'est juste le nom... le busard cendré... je ne sais pas s'il acceptera de se montrer... Des poissons, certainement... Non, pas du coin du tout...

Il avait tout renommé ici, chaque lieu. Manière de clôturer son espace ouvert sur les champs, de redessiner un monde. L'entendre mettre ces noms en circulation avec un inconnu lui faisait une blessure.

Il avait fallu céder, parler, écouter, tenter de comprendre pourquoi cet écologiste convaincu et diplômé, chargé d'enquêter sur un oiseau protégé, le laissait hostile, fermé. Sans doute déçue ou agacée, elle avait compensé cette froideur en déployant une curiosité enjouée pour l'INPN et la ZNIEFF qui leur valaient cette visite. Ces sigles ameutaient dans leur refuge ce qu'il fuyait d'instinct, impuissant à contrer avec des arguments l'indécence des manteaux de paroles jetés sur la face de la nature malmenée. Il avait trouvé que Znieff faisait pour l'écologue un sobriquet adéquat et avait profité d'une sortie de celui-ci « sur le terrain » pour demander : « Znieff va rester longtemps ? » Znieff était resté deux jours. Elle l'avait rencontré sur un marché. Il venait d'arriver avec la bonne volonté anxieuse d'un stagiaire qui doit faire ses preuves, indécis sur ce qu'il devait entreprendre, mais éloquent pour décrire le vol nuptial – acrobatique - du busard cendré et sa fidélité monogame. Elle avait du rire et jeter avec sa désinvolture gracieuse qu'un mâle remarquable vivait justement au moulin. Au village on disait que le potier était un drôle d'oiseau. Elle s'en amusait. Le canular avait fait long feu, mais puisqu'on était bien dans une Zone Naturelle d'Intérêt Ecologique Faunistique et Floristique définie dans le cadre de l'Inventaire National du Patrimoine Naturel, Znieff, conforme à sa mission, avait inventorié tout ce qu'il voyait et entendait, remplissant force formulaires tirés de son porte documents, puis il était reparti, reconduit dans la civilisation à bord de la camionnette.

Hier soir, la camionnette n'était pas revenue et là, assis sur sa souche, les yeux fixés sur un buisson d'un intérêt floristique sans doute indéniable, le potier aboutait le départ d'alors et l'absence d'aujourd'hui, incriminant Znieff pour le gouffre qui se découvrait devant lui.

La pluie tombait maintenant, douce et têtue ; il lui tendit les mains. Quelques gouttes passèrent par les lignes creusées dans le cuir tanné de ses paumes avant de s'insinuer dans les manches de sa chemise. Il passa les mains sur son visage et reçut la fraîcheur comme une pichenette complice : te voilà bien ! Et maintenant, tu vas faire quoi ? Il regardait les courges, témoins ironiques, rebondis et luisants, de ses rêves d'autarcie. En quoi faudrait-il qu'une bonne fée les change pour le sortir de la mouise ? Pas assez nigaud pour juste implorer le retour d'Ezrule, pas assez tricheur pour ignorer, au-delà de son départ, les impasses où il s'était fourré. Il restait sous la pluie. Il n'était plus question de chercher un abri. Il fallait traverser le ravin dont il avait cru se faire une protection, rejoindre le « monde », sans apprendre, chemin faisant, à mentir.

Il s'approcha de la rivière. Les premières feuilles descendaient le courant. Certaines s'amassaient derrière un amas de branchage, rétives à leur destin. Il faudrait une averse plus copieuse pour les déloger, les remettre en route. Que faire quand le flot devient trop fort ? L'eau gonflée en crue connaît-elle son pouvoir de saccage ?

Il sourit au milieu des images de désastre : dans le rôle de la feuille morte, sa corpulence le rendait peu crédible. Mais son énergie opiniâtre n'empêchait en rien les courants maléfiques de ronger les rivages où il fait bon être ensemble, où les prédateurs sont tenus en respect. Comment aller de l'avant quand le ciel ne promet rien de bon ?

Un bruit de moteur le ramena vers la maison. La camionnette était là. Ezrule en sortit, le visage chiffonné, les bras ballants. Tous deux défaits, ils se regardaient, sans bouger, sans comprendre.

- Ils m'ont coffrée. J'ai passé la nuit en garde à vue.

La pluie sur le capot compta plusieurs mesures de silence avant qu'elle poursuive :

- A Vignière la fontaine. J'ai été prise dans une manif en voulant traverser le village. Jamais vu autant de police. Une vraie raffle. Ils ont dit que j'avais le profil. Va comprendre ! On a passé la nuit assis par terre, serrés comme des sardines. Beaucoup de bruit. Tous les âges, tous les genres. Les autres m'ont dit qu'ils faisaient une manif à Vignière parce qu'à Bure ce n'est plus possible, c'est un vrai camp retranché. Ils s'obstinent à vouloir enterrer des déchets nucléaires très dangereux dans l'argile.

- Dans l'argile ? répète-t-il sonné, comme s'il venait de prendre un nouveau coup. Sa voix est rauque. Elle le regarde, détaille ses vêtements humides, ses traits tirés.

- Et toi, où as-tu passé la nuit, qu'est-ce qui t'arrive ?

- J'ai, j'ai

- Ben quoi ?

- J'ai cru...

Il ne sait pas finir sa phrase. Le retour d'Ezrule change tout, mais ne remet rien en place. Il va falloir inventer. Elle a ramené de la gravité, il a perdu de la naïveté, pourvu qu'elle sache encore rire.

Ils se sont rapprochés mais il recule d'un pas. Il ne veut pas franchir l'espace qui les sépare si le pont n'est pas assez solide et, comme s'il s'aventurait au-dessus du vide, il demande :

- Pourquoi tu restes... pourquoi... avec moi... ?

Ezrule le dévisage, elle n'a peut-être pas compris ou pas entendu, ou elle ne sait pas quoi faire de cette question. Il reste suspendu, il en a trop dit, il ne sait pas en dire davantage. Il va sombrer.

Ezrule pose une main sur son bras :

- Tu as vu tes yeux ? J'y suis en plein ciel. Tes pots sont remplis de lumière. A y verser de l'eau et soutirer du vin...

Il la regarde, ahuri. Elle sourit, son visage a repris sa densité, souple et ferme comme l'argile.

- Ezrule...

- Si j'avais été Ezrule là-bas, je serais passée comme l'eau au travers des barrages. Mais tu n'étais pas là pour me donner mon nom.

- J'y serai maintenant, J'ai le profil.

LE MOT DE L'AUTRICE

Ma première « œuvre », un poème sans doute grandiloquent et mal fichu, a reçu du lectorat familial un accueil dissuasif. J'avais sept ou huit ans et, à l'évidence, j'avais commis une inconvenance. J'ai donc sagement écrit une thèse, des articles « scientifiques », des rapports et, dans les trous de l'emploi du temps, quand même (!), des romans dont l'un a été hébergé par un éditeur confidentiel.

Et puis, le confinement aidant, j'ai participé à un puis deux concours de nouvelles, et j'ai pris le pli : j'ai toujours une nouvelle en train comme les mamies d'autrefois avaient un tricot en cours.

C'est bien de tricot qu'il s'agit d'ailleurs : un concours est lancé, par qui ? d'où ? sur quel thème ? C'est un fil. Je le tire comme je peux. A quoi ça ressemble Pierrefite sur Aire ? Et l'Aire ? Vers où coule-t-elle ? Il se passe quoi sur ses rives ? Je découvre, je voyage, je fouine – sans quitter mon ordinateur – et, à un moment, ce fil en attrape d'autres, plus personnels. Des nœuds se forment, des boucles. Une histoire apparaît, plus ou moins brumeuse. A chaque fois je rencontre un pays – que je ne connais pas « pour de vrai » - et des personnes/personnages qui m'y appellent.

Christine Revuz



Association Au Fil de l'Aire

55260 PIERREFITTE SUR AIRE

Daniel Sanzey, président

Tél : 06.11.62.44.46

aufildelaire55@gmail.com

www.desnouvellesbonnesnouvelles.fr

